BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME XI.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

Depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand.

PAR J. GILLIES. TOME 1er.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

PAR J. GILLIES.

CHAPITRE Ier.

Etat de la Grèce après la bataille de Mantinée. Guerre sociale.

LA bataille de Mantinée termina cette lutte sanglante qui depuis si long-temps épuisoit Thèbes et Sparte. Ces deux états avoient perdu leurs plus habiles généraux et l'élite de leurs troupes. Il ne s'éleva point chez les Thébains de digne successeur d'Epaminondas.

Archidamus qui remplaça son père sur le trône de Lacédémone, ne justifia qu'imparfaitement l'idée qu'on

avoit conçue, pendant sa jeunesse, de sa sagesse et de sa valeur.

Affoiblies par leurs plaies politiques, fatiguées de longs et inutiles efforts, ces républiques tombèrent dans une telle foiblesse, que les prétentions, long-temps assoupies, de leurs ambitieux voisins durent se réveiller.

Lorsqu'Athènes, Sparte ou Thèbes avoient joué un rôle si brillant parmi les Grecs, la majesté du conseil des Amphictyons avoit dégénéré en de vains honneurs; ses délibérations rouloient sur des matières de pure formalité. Il régloit encore quelques cérémonies relatives à la religion; il avoit la surintendance des jeux et des spectacles; il maintenoit le bon ordre parmi la multitude d'étrangers qui venoient à de certaines époques consulter l'oracle d'Apollon.

Mais lorsque la guerre du Péloponnèse, la guerre béotienne, et enfin la bataille de Mantinée eurent abaissé la grandeur et renversé la tyrannie de ces républiques dominatrices, le conseil des Amphictyons commença à sortir de son obscurité [1]. Les états de la Grèce s'étant assemblés, suivant la forme antique et nationale, dédaignèrent les ordres hautains d'une seule république.

Les Athéniens n'avoient agi que comme auxiliaires pendant la guerre de Béotie ; mais les nombreuses îles de la mer Egée et Ionienne, les côtes de la Thrace et de l'Asie appelèrent l'activité de leur flotte. Ils purent méditer des conquêtes lointaines, sans craindre une jalousie domestique.

Peu de temps après la mort d'Epaminondas, l'île d'Eubée rentra sous

[1] L'an 361 avant J. C.

l'autorité d'Athènes. Le Bosphore de Thrace, jusqu'à Rhodes, et plusieurs villes maritimes, se soumirent aux armes de Timothée, Chabrias et Iphicrate ; lesquels ayant survécu à Agésilas et Epaminondas, surpassoient de beaucoup les capitaines des autres républiques. Les Cyclades et Corcyre recherchèrent l'amitié d'un peuple qui avoit le pouvoir d'interrompre leur navigation, et d'anéantir leur commerce.

Byzance devint encore une fois alliée d'Athènes, qui eut en même temps l'espoir de soumettre de nouveau Amphipolis à son empire. Ainsi Athènes tenoit encore une fois le sceptre de la mer ; elle possédoit une flotte de près de trois cents vaisseaux ; plus de la moitié de ses citoyens et de ses sujets étoient employés sur des bâtimens de guerre ou de commerce.

Avec la prospérité publique, avoit augmenté le luxe, et avec celui-ci les vices et les débauches des particuliers. Les Athéniens, corrompus dans leur morale, ne demandoient plus qu'un chef audacieux et pervers pour les conduire aux entreprises les plus pernicieuses. Ce chef se trouva dans Charès, en qui la rudesse d'un guerrier, l'adresse dans plusieurs exercices et le courage intrépide, marquoient une ambition démesurée, et le rendoient l'idole du peuple. Charès fit adopter dans l'assemblée générale des mesures si vexatoires et si fatales à la prospérité des sujets d'Athènes, que les îles de Chios, de Cos et la ville de Byzance se révoltèrent.

Ainsi éclata, ce qu'on appelle la guerre sociale [1]. Charès fut envoyé avec une flotte et une armée nom-

[1] L'an 358 avant J. C.

breuse pour réprimer les séditions. Il fit par terre et par mer le siége de la ville de Chios. Les insulaires se défendirent en désespérés. Dans une attaque infructueuse du port, le vaisseau de Chabrias fut le seul qui ne fut pas repoussé. Ce chef habile, dont la valeur et la probité étoient dignes d'une meilleure fortune, ne voulut pas abandonner un bâtiment que la république lui avoit confié; il préféra une mort glorieuse à l'ignominie, et combattit jusqu'à ce qu'il eût été percé de coups.

Les révoltés, encouragés par ces premiers succès, augmentèrent leur flotte. Charès fut contraint à lever le siége de Chios; il entra dans l'Hellespont, et entreprit le siége de Byzance : les deux flottes ennemies étoient en présence et toutes prêtes à combattre, lorsqu'il s'éleva une violente tempête. Timothée et Iphicrate

crurent prudent d'éviter le combat ; mais l'impétueux Charès fit en présence des soldats les protestations les plus vives. Il envoya à Athènes des émissaires, porter contre Iphicrate et Timothée l'accusation d'ineptie, de lâcheté et de négligence de leurs devoirs.

Timothée et Iphicrate furent mis en jugement. Le premier n'eut recours qu'à son innocence et à son éloquence. Le dernier employa un expédient très-extraordinaire, mais analogue à l'esprit du siècle. Les troupes légères armées de boucliers qui avoient été disciplinées, longtemps commandées par Iphicrate et appelées de son nom les Iphicratiens, lui étoient singulièrement attachées. Les plus braves et les plus jeunes de ce corps célèbre vinrent le jour du jugement entourer les bancs où sié-

geoient les juges, et ils montrèrent à propos leurs épées.

C'étoit une loi d'Athènes qu'une fois les juges assemblés, les parties devoient être entendues, le procès commencé et fini le même jour; que nul ne pouvoit être mis deux fois en jugement pour le même fait. La rapidité de ce mode de procédure favorisoit les desseins d'Iphicrate et de ses partisans. Les juges furent effrayés et obligés de porter une prompte décision; mais au lieu de la peine de mort, ils prononcèrent contre les accusés une amende de cent talens [1], qu'aucun Athénien de ce siècle n'avoit moyen de payer. C'étoit porter une sentence de bannissement contre ces deux grands capitaines.

Timothée se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, et ensuite à Lesbos.

[1] Environ 540,000 francs.

Iphicrate voyagea en Thrace ; il avoit épousé auparavant la fille de Cotys, le plus considérable des princes de ce pays ; cependant il y vécut et mourut dans l'obscurité. Ni lui ni Timothée ne prirent désormais aucune part aux affaires de leur ingrate patrie.

C'est ainsi que la guerre sociale enleva Iphicrate, Chabrias, Timothée, les meilleurs généraux dont la Grèce pût se vanter, et, si l'on en excepte le brave et honnête Phocion, les derniers et respectables restes de la vertu athénienne.

Charès eut désormais sans partage le commandement de la guerre contre les alliés. Son avarice insatiable le fit exécrer des amis d'Athènes. Son incapacité et sa négligence l'exposèrent au mépris des révoltés : sous lui, la discipline se relâcha. Il étoit accompagné d'une troupe de

bateleurs, de danseurs et de courtisannes qui épuisoient les foibles subsides levés pour les besoins de la guerre. Charès, afin de satisfaire aux demandes séditieuses des soldats, n'ayant aucun égard au traité qui existoit entre son pays et la Perse, s'engagea, ainsi que les troupes qui étoient sous ses ordres, au service d'Artabaze, puissant satrape d'Ionie, qui venoit de se révolter contre son maître Artaxerce-Ochus, le plus cruel tyran qui jamais ait déshonoré le trône de Cyrus. Les armes des Grecs sauvèrent Artabaze du ressentiment d'un monstre incapable de clémence ou de pitié.

Cet événement n'excita chez les Grecs ni surprise, ni indignation. Ils étoient accoutumés à tout permettre à leurs généraux dans les pays éloignés. Les créatures de Charès ne manquèrent pas de vanter son ha-

bileté à faire solder les troupes grecques avec l'or des Perses ; mais cette fausse joie fut de courte durée. Artaxerce fit porter des plaintes, et menaça les Athéniens, s'ils ne rappeloient sur-le-champ leurs troupes d'Asie, d'envoyer au secours des rebelles une flotte de trois cents voiles.

Cette menace obligea les Athéniens de faire revenir leurs troupes et de terminer la guerre sociale, sans avoir rempli aucun des objets pour lesquels ils l'avoient entreprise. Les confédérés affermirent leur indépendance, et restèrent pendant vingt années exempts de toute espèce de tributs et de levées de troupes, jusqu'à ce qu'ils eussent succombé, comme tout le reste de la Grèce, à la fortune de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE II.

Histoire sommaire de la Macédoine, jusqu'au règne de Philippe. Premières conquêtes de ce prince. Naissance d'Alexandre.

QUATRE cent seize ans avant l'ère chrétienne, et un peu plus de cinq cents ans avant l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, cette contrée aux yeux d'un observateur superficiel, se distinguoit à peine des royaumes barbares de la Thrace, de la Péonie et de l'Illyrie, qui le bornoient au nord, à l'est et au couchant.

L'origine de ce petit royaume, qui devint par la suite si formidable, a été ennoblie de fables qui présageoient sa grandeur future. Caranus,

prince argien, du sang d'Hercule, y conduisit une petite troupe d'aventuriers, soumit les barbares et s'établit à Edessa, capitale de la province, nommée alors Emathias, et qui prit par la suite le nom de Macédoine [1]. Suivant la prédiction des oracles, Caranus fut dirigé dans sa marche par un troupeau de chèvres. C'est pourquoi il changea le nom d'Edessa en celui d'AEgée, ou la ville des chèvres.

Cette fiction n'étoit pas inutile à rapporter; elle explique pourquoi on voyoit une figure de chèvre sur les enseignes de la Macédoine, et pourquoi la même figure se trouve sur les médailles de Philippe et de ses successeurs.

Caranus, ainsi que ses deux premiers successeurs, Cœnus et Thyrémas, administrèrent leur royaume

[1] L'an 814 avant J. C.

Son fils Perdiccas II hérita des talens de son père, sans posséder son intégrité. Pendant la guerre du Péloponnèse, son alliance fut vivement recherchée par les Athéniens et les Lacédémoniens. Il s'attacha aux derniers dont il regardoit la cause comme la sienne, parce que les Athéniens qui avoient fait quelquefois payer des tributs à ses ancêtres, étoient alors maîtres des établissemens grecs sur la côte de Macédoine.

Archélaüs I.er, qui le remplaça sur le trône [1], fit la conquête de Pydna et d'autres villes dans le superbe pays appelé Piérie. Il s'occupa surtout à perfectionner dans son royaume l'agriculture et le commerce; il fit percer de grands chemins; il bâtit des places fortes pour sa défense et encouragea les arts,

[1] L'an 416 avant J. C.

notamment ceux utiles à la guerre. Il forma des magasins d'armes, et entretint une nombreuse cavalerie ; en un mot, il fit plus pour la prospérité de la Macédoine que tous ses prédécesseurs ensemble, et ne négligea pas non plus les arts de la paix.

Son palais étoit enrichi des meilleures productions des peintres grecs. Euripide fit un long séjour à sa cour ; Socrate fut sollicité d'y venir. Archélaüs appela encore une foule d'hommes de mérite et de génie.

Un règne de sept années fut trop court pour les plans vastes que méditoit ce prince. Après sa mort, la prospérité de la Macédoine fut interrompue pendant près d'un demi-siècle. Dix usurpateurs s'en disputèrent la possession. Leur histoire ne présente qu'une suite sanglante de crimes et de calamités de toute

espèce. Au milieu de tous ces désordres, le sceptre resta dans les mains de la famille d'Hercule ; mais presque tous les princes de ce sang illustre formoient des prétentions au trône. Différens concurrens recherchèrent l'amitié des Thraces, des Illyriens, des Thessaliens et de la confédération des Olynthiens, d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. Chacune de ces puissances s'efforça de faire tourner à son profit les dissensions de la Macédoine.

Bardyllis, homme actif et audacieux, qui s'étoit élevé de la condition de simple brigand à celle de chef des tribus illyriennes, entra dans la Macédoine avec une nombreuse armée, détrôna Amyntas II, père de Philippe, et donna la couronne à Argée, qui consentit à devenir son tributaire.

Les Thraces soutenoient les droits d'un autre prince nommé Pausanias;

mais avec les secours des Thessaliens et des Olynthiens, Amyntas remonta sur le trône. Les Olynthiens ayant refusé de lui rendre plusieurs places fortes; Amyntas porta ses plaintes à Sparte. Cette république déclara la guerre à Olynthe, et réintégra le roi de Macédoine dans ses possessions. Depuis ce temps, Amyntas tint sa cour à Pella, où il jouit de la plus parfaite tranquillité, cultivant à la fois l'amitié des Lacédémoniens et des Athéniens. Le règne très-court de son fils Alexandre fut troublé par une nouvelle invasion des Illyriens, il fut obligé d'acheter d'eux une paix précaire. Il laissa deux frères, Perdiccas et Philippe, dont l'aîné étoit encore mineur. Pausanias abusant de leur âge tendre, usurpa le trône avec l'assistance, non-seulement des Thraces, mais d'un nombreux corps de mercenaires grecs.

Dans ces conjonctures critiques, Iphicrate, général athenien, revenant de son expédition d'Amphipolis, arriva à Pella. Eurydice, veuve d'Amyntas, implora sa protection en faveur des fils de son ancien ami. Les instances de la princesse entraînèrent Iphicrate, qui sentit d'ailleurs de quelle importance il seroit pour son pays d'entretenir des intelligences dans la Macédoine. L'histoire ne nous apprend point par quel moyen il plaça Perdiccas sur le trône. Cette révolution se fit avec tant de rapidité qu'il est vraisemblable que le peuple y concourut par une insurrection armée.

Pendant la minorité du jeune prince, le royaume fut gouverné par son frère naturel Ptolémée, dont l'ambition peu satisfaite de la puissance de régent, le fit aspirer ouvertement à régner. Cet usurpateur fut

détrôné par Pélopidas et les Thébains, qui rétablirent Perdiccas dans ses possessions.

Mais pour s'assurer de la dépendance de la Macédoine, le général thébain emmena comme ôtages trente jeunes Macédoniens, parmi lesquels étoit Philippe, frère puîné du roi [1].

Perdiccas parut fier de ses chaînes. La protection des Thébains lui fit oublier ce qu'il devoit à Iphicrate, et aux Athéniens. Il disputa à ce peuple ses droits sur Amphipolis, droits qui avoient été reconnus par l'assemblée générale de la Grèce. Son opposition rendit inutiles les efforts que fit Athènes, pour recouvrer cette possession.

Les Athéniens trouvèrent un vengeur dans l'Illyrien Bardyllis, auquel Perdiccas refusa le tribut que payoient ses prédécesseurs. Bardyllis

[1] L'an 367 avant J. C.

défit les Macédoniens en bataille rangée, et leur tua quatre mille hommes. Perdiccas fut fait prisonnier, et mourut quelque temps après de ses blessures.

Son fils Amyntas étoit encore enfant. Thèbes ayant perdu sa domination sur la Grèce, ne pouvoit pas protéger ses alliés éloignés; Athènes étoit en guerre ouverte avec la Macédoine, et ce royaume étoit de tous côtés environnés d'ennemis. Les Péoniens, nation belliqueuse et redoutable, insultoient sans cesse les frontières du nord. Les Thraces étoient toujours du parti de Pausanias, et se disposoient à le ramener dans la Macédoine avec une nombreuse armée. Ptolémée étant mort; Argée, ancien rival d'Amyntas, renouvela ses prétentions, et mit les Athéniens dans ses intérêts, en leur promettant la restitution d'Amphipolis.

Les Athéniens mirent leur flotte en mer, et se présentèrent sur les côtes de Macédoine avec trois mille hommes pesamment armés, que commandoit Mantias.

Tels étoient les maux qui menaçoient ou qui accabloient déjà ce royaume, lorsque Philippe parut pour défendre les droits de son jeune neveu contre deux compétiteurs au trône, et quatre armées formidables[1]. Un prince moins courageux que Philippe, auroit abandonné un dessein qui paroissoit aussi désespéré qu'impraticable; mais le jeune Macédonien, car il avoit à peine vingt-trois ans, déploya dès ce moment les qualités brillantes et extraordinaires qui ont signalé son règne, et en ont fait le spectacle le plus intéressant que puisse présenter l'histoire à ceux qui aiment à observer,

[1] L'an 360 avant J. C.

non pas les révolutions si fréquentes de la force et de la fortune, mais la vigueur, l'énergie et les ressources que sait trouver en lui-même un génie vaste et fertile.

Jusqu'alors son mérite avoit été enveloppé d'une telle obscurité que les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu où il se trouvoit, lorsqu'il apprit la défaite de son frère Perdiccas. Depuis l'âge de quinze ans il demeuroit à Thèbes, dans la famille, et profitant des instructions d'Epaminondas. Il est probable que le jeune Philippe accompagna le héros thébain dans plusieurs de ses campagnes, et apprit de lui le grand art de la guerre; il est certain que menant avec lui une suite convenable à son rang, il visita les principales républiques de la Grèce, dont il examina les institutions avec une sagacité bien au dessus de son âge.

La tactique des Lacédémoniens fut la première innovation qu'il introduisit dans la Macédoine. Ses connoissances n'étoient pas seulement le fruit de ses travaux; il les avoit perfectionnées par son commerce avec tout ce qu'il y avoit en Grèce de plus illustre à cette époque. Il avoit gagné l'amitié et l'estime de Platon, d'Isocrate, d'Aristote; il avoit formé avec les hommes les plus influens d'Athènes et des républiques voisines, ces liaisons, qui par la suite ne contribuèrent pas peu au succès de ses desseins.

Son arrivée en Macédoine changea la fortune de cet empire; mais notre admiration pour Philippe ne doit pas nous faire perdre de vue les circonstances favorables qui secondèrent ses talens, et contribuèrent à ses succès. Les places fortes, bâties par Archélaüs, offrirent un sûr asile

aux débris de l'armée ; les Macédoniens quoique vaincus n'étoient pas soumis ; ils avoient des garnisons considérables dans leurs forteresses ; toutes leurs forces n'avoient pas été engagées dans la malheureuse bataille contre les Illyriens. Ces barbares conquérans, qui ne respiroient que le pillage, ayant ravagé les plaines, se retirèrent chez eux pour jouir du fruit de leurs violences et de leurs rapines. Ils se proposoient sans doute de revenir bientôt en Macédoine, avec des troupes plus nombreuses, et de porter plus loin leurs ravages, mais ils paroissoient avoir été incapables de concevoir, ou de conduire à exécution le plan d'une conquête durable.

Les guerriers de la Péonie et de la Thrace, n'étoient pas si redoutables par leur nombre, et non moins méprisables par leur ignorance et leur

défaut de discipline. Philippe se délivra d'eux en leur faisant de riches présens, et en employant auprès de leurs chefs la séduction et la flatterie. Les mêmes moyens lui réussirent auprès des Thraces dont l'avarice sacrifia aisément la cause des Perdiccas.

Philippe résista désormais avec plus d'avantage à l'invasion plus dangereuse d'Argée et des Athéniens. La flotte athénienne étoit déjà mouillée devant le port de Méthone. Argée et ses nombreux partisans avoient campé dans la province de Piérie. Leurs forces réunies se disposoient à marcher au nord vers Edessa ou AEgée, l'ancienne capitale de la Macedoine, où ils s'attendoient à être rejointes par un nombreux parti de mécontens.

Les Macédoniens qui avoient soutenu les intérêts de Perdiccas, ou plutôt de son jeune fils, avoient été

découragés par la victoire récente des Illyriens ; mais les exhortations et l'activité de Philippe renouvelèrent leur courage. Ils admirèrent l'adresse avec laquelle il avoit calmé le courroux des Thraces et des Péoniens.

Les graces de sa personne, ses manières insinuantes, son affabilité qui gagnoit tous les cœurs, lui captivèrent l'affection des Macédoniens qui se rappelèrent, ou à qui l'on rappela avec affectation une ancienne prophétie ; laquelle promettoit une grande gloire à la nation sous le règne du fils d'Amyntas.

Dans l'assemblée tenue à AEgée, ils s'écrièrent d'un commun accord : c'est l'homme que les dieux nous ont indiqué comme le fondateur de la grandeur macédonienne ; les circonstances sont trop orageuses pour qu'un enfant règne sur nous ; obéis-

sons à la voix du ciel, et remettons le sceptre en des mains capables de le porter et de nous défendre. Cette proposition n'avoit rien d'extraordinaire dans un pays où l'ordre légitime avoit été souvent si interverti. Amyntas fut détrôné ; Philippe prit le titre et l'autorité de roi.

Argée et ses alliés athéniens marchèrent contre Edessa, mais cette ville lui ferma ses portes. Découragé par ce revers, il ne fit pas d'autres tentatives pour s'introduire dans les villes macédoniennes : il retourna à Méthone. Philippe qui avoit rassemblé beaucoup de troupes, le harcela dans sa retraite, tailla son arrière-garde en pièces et le vainquit enfin dans une bataille générale où Argée périt avec l'élite de ses partisans. Les autres Grecs ou barbares furent faits prisonniers de guerre. Ce fut alors que Philippe fit usage de

cette politique profonde et artificieuse, qui dans le cours d'un long règne lui donna un ascendant si puissant sur les passions des hommes. Dans d'autres circonstances il eût peut-être usé envers les prisonniers des plus grandes rigueurs, mais son intérêt lui faisoit une loi d'apaiser plutôt que d'irriter le peuple d'Athènes, et d'obtenir par la clémence ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force, l'amour de ses sujets macédoniens. Il fit venir en sa présence les captifs de cette dernière nation, leur adressa des reproches avec douceur et humanité, puis les admit à prêter le serment de fidélité, et les incorpora dans son armée.

Les prisonniers athéniens furent traités d'une manière encore plus extraordinaire. Au lieu de leur faire payer une forte rançon, il leur rendit leurs bagages sans les faire examiner.

Ayant invité les principaux chefs d'entr'eux à sa table, il les renvoya pleins d'admiration pour le jeune roi, intimement convaincus de son attachement et de son respect pour leur république.

Ils avoient eu le temps de répandre les louanges de Philippe, lorsque ses ambassadeurs arrivèrent à Athènes. Il savoit que c'étoit surtout la prise d'Amphipolis qui excitoit le ressentiment des Athéniens; il savoit que les intérêts de la Macédoine exigeoient qu'il apaisât leur courroux; il renonça en conséquence à tous ses droits sur cette ville qui fut déclarée un état libre et indépendant.

Cette mesure et les traitemens distingués dont il avoit usé envers les prisonniers athéniens assurèrent le succès de son ambassade. Philippe renouvela aussi l'ancien traité qui

avoit existé entre son père Amyntas et Athènes [1].

Le jeune prince s'occupa ensuite de faire des institutions qui servissent à la fois à maintenir et à étendre son pouvoir, en affermissant la grandeur de la Macédoine. Les lois et les maximes qui dominoient dans les siècles héroïques et qui avoient été introduites depuis un temps immémorial dans ce royaume, renfermoient dans d'étroites limites l'autorité du monarque. Les grands officiers, surtout ceux des provinces éloignées, se regardoient comme les rivaux et les égaux de leur souverain. Philippe crut que ce moment de gloire et de prospérité lui étoit favorable pour réprimer l'orgueil des nobles.

Il forma de la fleur des jeune. Macédoniens un corps d'élite, sous

[1] L'an 359 avant J. C.

le nom de compagnons. Ces jeunes guerriers, distingués par des titres honorifiques, et mangeant à la table du roi, l'accompagnoient toujours à à la guerre et à la chasse. Les jeunes nobles brûlant d'amour pour la gloire, se disputoient l'honneur d'entrer dans ce corps, tandis que d'un côté ils servoient comme ôtages de la fidélité de leurs familles, de l'autre ils étoient en quelque sorte un séminaire d'hommes de guerre et de généraux. Ce furent eux qui, après avoir servi sous Philippe et Alexandre, régnèrent enfin eux-mêmes, et se partagèrent les dépouilles de l'ancien monde.

Quelques écrivains ont avancé sans fondement, que dans la première année de son règne, Philippe inventa la phalange, corps de six mille hommes, armés de courtes épées, qui avoient presque la forme

de nos sabres, de boucliers épais et de piques longues de quatorze coudées ; laquelle phalange, rangée sur seize hommes de profondeur, formoit le principal corps de bataille des Macédoniens.

Mais il n'y avoit rien en cela qui différât de l'armure et de l'arrangement qui avoient toujours existé chez les Grecs. Philippe ne fit qu'y introduire une plus grande perfection.

En faisant les plus vigoureux préparatifs pour la guerre, il ne négligea pas les moyens que lui offroit la politique. La mort d'Agis, principal chef des Péoniens, fournit à Philippe l'occasion de tirer vengeance des injures que ces barbares avoient commises récemment contre la Macédoine. Les Péoniens privés de leur chef, lui laissèrent prendre leur pays presque sans résistance,

et consentirent enfin à payer le tribut [1].

Après avoir réduit cette peuplade, le roi de Macédoine fit une campagne d'hiver contre Bardyllis et les Illyriens. Il entra en campagne avec une armée de dix mille hommes de pied et six cents chevaux; Bardyllis vint à sa rencontre avec une infanterie égale en nombre, mais seulement quatre cents chevaux. Le lieu précis de cette action est inconnu. La phalange attaqua la colonne illyrienne sur le front, tandis que les soldats armés de boucliers et les troupes légères la prenoient en flanc, et que la cavalerie inquiétoit l'arrière-garde. Les Illyriens ainsi enveloppés, furent mis dans une déroute complète; cependant leur résistance fut opiniâtre, puisqu'ils laissèrent sept mille des leurs sur le champ de

[1] L'an 358 avant J. C.

bataille, et entre autres leur vaillant chef Bardyllis qui périt à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en combattant à cheval.

Les Illyriens demandèrent aussitôt la paix à Philippe, qui la leur accorda à des conditions à peu près semblables à celles qu'il avoit imposées aux Péoniens. Il réunit à la Macédoine la partie de leur pays située à l'est du lac Lychnidus. Probablement il bâtit une ville en cet endroit, et y établit une colonie.

Philippe revint dans ses états, non pour jouir des douceurs du repos et de la victoire, mais pour exécuter des plans plus vastes et plus difficiles. Il avoit soumis les peuples sur les frontières septentrionales et occidentales de la Macédoine ; mais les côtes méridionales, riches et florissantes, presque entièrement habitées par des Grecs, lui offroient une

proie plus séduisante et des ennemis plus redoutables [1].

La confédération d'Olynthe ayant secoué le joug de Sparte, étoit devenue plus puissante que jamais. Elle pouvoit mettre en campagne dix mille hommes pesamment armés, une cavalerie nombreuse et bien disciplinée. La plupart des villes de la Chalcidique étoient devenues ses alliés, ou recevoient ses lois. Cette riche et populeuse province, ainsi que le territoire de Pangée à droite, et la Piérie à gauche, dont les villes étoient ou indépendantes ou soumises à Athènes, formoient une barrière suffisante, non seulement pour garantir la Grèce contre la Macédoine, mais encore pour menacer la sûreté de ce royaume. Toutes sortes de motifs portoient Philippe à faire des acquisitions immédiatement néces-

[1] L'an 357 avant J. C.

saires en elles-mêmes et essentielles pour l'accomplissement de projets plus éloignés. Dans le cours de vingt ans, il mit ses vastes desseins à exécution ; il fit la conquête de la Grèce. Souvent il changea de moyens, mais jamais il ne perdit son but de vue.

Philippe annonçoit ouvertement le dessein de reprendre Amphipolis dont il avoit reconnu l'indépendance, pour se rendre agréable aux Athéniens. Les magistrats de cette ville, alarmés, recherchèrent la protection des Olynthiens, qui les admirent dans leur confédération. Les Olynthiens, menacés eux-mêmes de la colère de Philippe, envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour solliciter l'alliance de cette république.

Le roi de Macédoine prit si bien ses mesures, que ses agens arrivèrent à Athènes avant qu'il n'y eût rien de conclu avec les députés d'Olyn-

the. Les orateurs populaires furent gagnés à prix d'argent. Les magistrats et le sénat furent séduits par des promesses et des protestations d'amitié. Philippe s'engagea à reprendre Amphipolis pour les Athéniens, à condition qu'ils lui céderoient Pydna, place infiniment moins importante. Il fit encore d'autres promesses, dont l'ordre de notre récit ne permet pas de parler ici, mais qui trouveront leur place ailleurs.

Le sénat des cinq cents (car toutes ces négociations s'étoient faites avec tant de rapidité, qu'on n'avoit pas eu le temps d'assembler le peuple), rejeta avec dédain les ouvertures des Olynthiens qui retournèrent chez eux fort mécontens. A peine avoient-ils eu le temps de faire part à leurs concitoyens de l'humiliation qu'ils avoient éprouvée, lorsque des ambassadeurs de Philippe demandè-

rent audience à l'assemblée d'Olynthe. Ce prince artificieux fit des condoléances aux Olynthiens, sur l'affront qu'ils avoient reçu d'Athènes; en même temps il leur témoigna sa surprise de ce qu'ils recherchoient la protection de cette orgueilleuse et insolente république, lorsqu'ils pouvoient trouver dans la Macédoine un allié plus rapproché, et qui ne désiroit rien tant que d'entretenir des liaisons durables avec leur confédération.

Pour leur donner une preuve de sa modération et de sa sincérité, il leur offrit de les mettre sur-le-champ en possession d'Anthème, ville de quelque importance dans le voisinage, sur laquelle les rois de Macédoine formoient depuis long-temps des prétentions. Il les assura en même temps qu'il désiroit mériter leur gratitude par de plus importans ser-

vices, notamment en les aidant à réduire les villes de Pydna et de Potidée, lesquelles commandoient les deux côtés opposés du golfe de Thrace, et qui étoient alors sujettes d'Athènes.

La duplicité de Philippe persuada aux Olynthiens d'abandonner la cause d'Amphipolis. En conséquence il marcha contre cette ville, et en fit le siége. Les habitans eurent recours dans leur détresse aux Athéniens; ils leur envoyèrent deux de leurs citoyens les plus distingués, Hiérax et Stratoclès, pour leur représenter le danger d'une alliance entre Philippe et Olynthe, pour conjurer Athènes d'accepter leur repentir, et de leur accorder encore une fois la protection de leur flotte.

Les Athéniens étoient fort occupés à cette époque, par suite des événemens de la guerre sociale; ce-

pendant l'espoir de recouvrer un établissement aussi important, auroit tourné leur attention sur la Macédoine, si le roi de ce pays, aussi vigilant que bon politique, n'avoit eu soin de renouveler par une lettre les assurances de son amitié, et de déclarer que sous peu, conformément à ses engagemens, il espéroit les remettre en possession d'Amphipolis.

Amusés par ces belles promesses, les Athéniens traitèrent les députés d'Amphipolis avec aussi peu de ménagement que ceux d'Olynthe. La ville assiégée, privée de tout secours, fut vigoureusement pressée par Philippe. Une brèche fut pratiquée, et les Amphipolitains, pour ne pas s'exposer à de plus grands désastres, se rendirent à discrétion [1].

Le prince macédonien eut la sagesse de préférer son avantage à une

[1] L'an 357 avant J. C.

vengeance stérile. Son intérêt étoit de conserver et d'agrandir, et non de dépeupler Amphipolis. Il en expulsa quelques chefs ambitieux dont l'esprit turbulent ou patriotique auroit pu nuire à ses mesures; il traita le reste des citoyens avec douceur.

Le territoire d'Amphipolis fut réuni à la Macédoine, au mépris des engagemens que Philippe avoit contractés envers les Athéniens; mais il fut plus fidèle à sa parole à l'égard des Olynthiens. Il leur remit les villes de Pydna et de Potidée, après en avoir fait le siége et les avoir prises.

Il affecta de n'agir dans cette guerre que comme auxiliaire; il se déclara protecteur de la garnison athénienne de Potidée qui s'étoit rendue prisonnière de guerre, et la renvoya sans rançon, déplorant avec hypocrisie les circonstances impérieuses où l'avoient placé son alliance avec Olyn-

the, et qui l'avoient forcé d'agir contre les intérêts d'une république pour laquelle il avoit le respect le plus sincère.

Il étoit impossible que les Athéniens fussent dupes d'un si grossier artifice ; mais la guerre sociale faisoit une diversion trop puissante. Philippe en profita pour suivre en Thrace le cours de ses conquêtes.

Au commencement de son règne il avoit été obligé d'acheter la paix de Cotys, qui gouvernoit encore ce pays, mais dont il n'avoit pas lieu, dans les circonstances actuelles, de redouter une opposition très-dangereuse. Ce barbare, à qui ses liaisons avec Iphicrate et les Athéniens avoient inspiré beaucoup de goût pour la religion et les mœurs des Grecs, n'en avoit tiré d'autre fruit que l'affoiblissement de ses facultés et de sa raison. Nous pourrions regarder comme ab-

solument fou, un homme qui se croyoit amant de Minerve; mais les anciens qui s'imaginoient que les Dieux revêtoient souvent les formes humaines, avoient plus d'indulgence pour un semblable délire.

A l'approche des Macédoniens, Cotys sortit des bosquets d'Onocorsis, où avoient lieu ses prétendus rendez-vous avec la déesse, et écrivit à Philippe pour l'engager à suspendre sa marche hostile. Philippe ne fit qu'en rire; il s'avança jusqu'à la ville de Crénides, au pied du mont Pangée, et crut les mines d'or de cette contrée dignes de toute son attention. Elles avoient été exploitées autrefois par des colonies de Thasos et d'Athènes; mais les Thraces, ignorans, devenus maîtres du pays, les avoient négligées. Philippe chassa ces barbares d'une possession dont ils étoient indignes. Il descendit dans

l'intérieur des mines, à la lueur des flambeaux; il donna des ordres pour que les eaux fussent épuisées, pour que l'on rétablît les canaux; et les entrailles de la terre furent creusées avec avidité par un prince qui connoissoit la valeur de ce précieux métal [1]. Une colonie macédonienne fut établie à Crénides, qui prit ensuite le nom de Philippes [2]. Ce nom fut donné aussi aux monnoies d'or que ce prince fit frapper, pour une somme annuelle de près de mille talens [3].

Philippe ne poussa ses conquêtes dans ce pays qu'autant que la prudence le lui permettoit; il tourna ensuite ses armes contre la Thessalie, qui par la mort d'Alexandre de Phères se trouvoit désormais avoir trois

[1] L'an 357 avant J. C.

[2] Ce lieu est devenu célèbre par la défaite et la mort de Brutus et de Cassius.

[3] Environ 5,400,000 francs.

tyrans au lieu d'un. Tyssiphone ; Pitholaus et Lycophron, beaux-frères et assassins d'Alexandre, s'étoient partagés son autorité. Philippe défit leur armée, et les réduisit à une situation si humiliée qu'ils ne purent désormais être redoutables, soit aux Thessaliens, soit à leurs voisins. Les Thessaliens reconnoissans, conclurent avec leur libérateur un traité par lequel ils lui cédèrent tous les revenus, provenant de leurs foires et de leurs villes de commerce, tous les avantages qui résultoient de leurs ports et de leur navigation. Philippe trouva moyen de rendre réel et permanent ce pacte inconcevable.

Il fit ensuite une alliance avec Arybbas, roi d'Epire, petite principauté à l'ouest de la Thessalie. Dans ses voyages, Philippe avoit vu très-jeune encore Olympias, sœur de ce prince, laquelle par son esprit,

sa beauté et ses graces, avoit fait une impression profonde sur son cœur. Philippe et Olympias avoient été initiés en même-temps dans les mystères de Cérès pendant les fêtes qui se célébroient tous les trois ans dans la Samothrace.

Le prince macédonien occupé de ses projets ambitieux, avoit oublié pendant les premières années de son règne cette passion, lorsque son expédition en Thessalie lui rappela le souvenir d'Olympias. Comme les rois d'Epire descendoient d'Achille en ligne droite, l'union paroissoit sortable. Arybbas accorda sa fille à Philippe, et cette belle princesse fut amenée par lui en Macédoine.

Les noces furent célébrées à Pella avec la dernière magnificence. Plusieurs mois furent consacrés à des fêtes et à des solennités religieuses,

à des jeux et à des exercices gymnastiques, à des divertissemens de toute espèce.

Il est probable que Philippe se laissa séduire par les délices, et s'abandonna à son penchant pour la volupté et la débauche, qui ont terni les glorieux événemens de son règne ; il est certain que l'inaction dans laquelle il resta pendant quelque temps, encouragea les desseins de ses ennemis. Les princes tributaires de la Péonie et de l'Illyrie se révoltèrent ; le roi de Thrace se ligua avec eux.

Enfin Philippe ouvrit les yeux ; au commencement du printemps [1], il se mit en campagne avec la fleur de son armée. Parménion, celui de ses généraux, en qui il avoit le plus de confiance, apaisa les troubles de l'Illyrie. Philippe obtint les mêmes

[1] L'an 356 avant J. C.

succès dans la Péonie et la Thrace ; ce fut en revenant de cette expédition, qu'un courrier lui apprit les victoires que Parménion avoit remportées ; un second courrier lui annonça que ses chevaux avoient gagné le prix de la course des chars aux jeux olympiques, et un troisième enfin lui fit savoir qu'Olympias étoit accouchée à Pella, d'un fils dont la naissance avoit été accompagnée de présages, tels que les devins en tiroient les auspices les plus heureux.

Ce changement rapide de fortune n'aveugla pas Philippe, si nous en jugeons par une lettre qu'il écrivit aussitôt au philosophe Aristote, dont il avoit appris à Athènes à connoître le mérite, et qui demeuroit avec son maître Platon.

« Sachez, lui dit-il, dans cette « lettre, qu'il nous est né un fils. « Nous remercions les dieux, non

« pas de nous avoir fait ce don,
« mais de nous l'avoir fait pendant
« la vie d'Aristote : vous consentirez
« à en former un prince digne de
« son père, digne de la Macédoine. »

Ce fut treize ans après qu'Aristide commença cette tâche illustre. On verra quel fut le succès de ses soins.

CHAPITRE III.

Prospérité de Philippe. Guerre de Phocide, ou guerre sacrée. Première Philippique de Démosthène. Politique du roi de Macédoine.

Il y avoit déjà cinq ans que Philippe étoit sûr le trône ; il avoit considérablement reculé ses frontières ; il avoit encore plus augmenté ses revenus. La Péonie si long temps rivale de la Macédoine, étoit devenue une

de ses plus dociles provinces; il s'étoit agrandi aux dépens de la Thrace et de l'Illyrie; à l'est jusqu'à la mer de Thasos, à l'ouest jusqu'au lac Lychnidus. Il étoit maître de la Thessalie sans avoir la peine de la gouverner. La possession d'Amphipolis lui donnoit de grands avantages pour le commerce; ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées; ses finances administrées avec économie; les mines de Philippes lui procuroient de grandes ressources.

La puissance de Philippe étoit admirée et redoutée par ceux qui ne pouvoient pénétrer les principes profonds de sa politique qui suffisoit seule pour le rendre en effet formidable. Le premier et le plus naturel objet de ses désirs, étoit le territoire d'Olynthe, la contrée la plus fertile et la plus populeuse sur la côte de la Macédoine; son second dessein qui

présentoit plus de difficulté, étoit la souveraineté de la Grèce. Mais au lieu de découvrir ses projets, il avoit jusqu'alors cultivé l'amitié des Olynthiens, et avoit mérité leur reconnoissance par de solides et importans services. Si enflé par tant de succès, il eût commencé dès lors son invasion en Grèce, il est plus que probable que les Olynthiens eussent consenti à se ranger sous ses drapeaux; mais Philippe sentit qu'en visant trop promptement au but il pouvoit le manquer : il attendit patiemment que les troubles qui commençoient déjà à désoler la Grèce, fussent arrivés à leur maturité.

Les Amphyctions, après avoir recouvré leur autorité par suite des événemens dont nous avons rendu compte, manifestèrent bientôt ces passions dangereuses que fomente trop naturellement l'exercice d'un

pouvoir illimité. Ils prétendirent remédier à divers abus qui s'étoient introduits dans le temps où leur juridiction étoit méconnue ; ils dirent que la religion, qu'il étoit de leur premier devoir de maintenir, avoit été violée par les Phocidiens ; que ceux-ci, sans aucun égard pour la décision des Amphyctions, avoient labouré des terres consacrées à Apollon, et qui, pour cette raison, devoient rester en friche. Ces terres étoient situées dans l'espace étroit, entre le Céphise et le mont Thurium, sur la frontière occidentale de la Béotie.

Le crime des Phocidiens (si l'on peut donner ce nom à des travaux utiles), n'étoit ni grave ni sans exemple, puisque les Locriens d'Amphyse avoient défriché la plaine de Crissée, terrain beaucoup plus considérable et consacré aux Dieux pour des cé-

rémonies encore plus augustes; mais la tyrannie orgueilleuse des Amphictyons condamna, par un décret, les Phocidiens, à une amende exorbitante. On croit que les Thébains, voisins et ennemis naturels des Phocidiens, furent les principaux provocateurs de cette mesure arbitraire.

La seconde sentence des Amphictyons fut dirigée contre Sparte, afin de punir le crime de Phébidas, qui, en temps de paix, avoit surpris la citadelle de Thèbes, et s'en étoit emparé. La violation du droit des gens avoit été tant de fois commise, que la prudence exigeoit qu'on laissât dans un profond oubli les crimes de ce genre; mais à l'instigation des Thébains, les Amphictyons firent revivre cette ancienne injure; ils condamnèrent les Lacédémoniens au paiement de cinq cents talens [1],

[1] Environ 2,700,000 francs.

Ils décrétèrent que l'amende seroit doublée, si elle n'étoit acquittée dans un espace de temps déterminé ; et que si les Lacédémoniens se refusoient absolument à obéir, ils seroient traités comme ennemis publics de toute la Grèce.

Les Phocidiens, désignés comme premières victimes de l'oppression, sentirent le danger qu'ils couroient. L'amende qu'on leur avoit imposée excédoit leurs facultés ; mais le conseil des Amphictyons n'avoit pas sur pied les forces suffisantes pour mettre ce décret à exécution. Philomèle recommanda à ses compatriotes de résister. C'étoit un homme que son éloquence et sa valeur avoient rendu très-populaire ; il possédoit un patrimoine considérable ; il méprisoit les superstitions nationales, et espéroit profiter des troubles et des dangers pour s'élever lui-même. Après de

longues délibérations, il flatta la vanité et tenta l'avarice de ses concitoyens, en leur représentant que c'étoit à eux qu'appartenoit la garde du temple de Delphes et des immenses trésors renfermés dans son enceinte ; il amena à son opinion une forte majorité du sénat et du peuple.

Philomèle, en conséquence, fut nommé général ; tous les jeunes gens se rangèrent sous ses drapeaux. Sa fortune particulière, et les revenus publics furent employés à recruter dans les différentes provinces des mercenaires toujours prêts à vendre leurs services. Il employa toute l'année suivante à se procurer des armes, à exercer ses troupes, et se rendit comme ambassadeur à Sparte.

Cette dernière république n'ayant pas payé l'amende dans le temps requis, se trouvoit condamnée à payer

[a] L'an 355 avant J. C.

le double, et par conséquent mille talens [1]. L'énormité de cette amende auroit justifié les Spartiates de suivre l'exemple des Phocidiens ; mais Archidamus ne voulut pas prendre une part principale à une tentative aussi hasardeuse, ni faire cette levée de boucliers contre les décrets vénérés d'un corps que l'on regardoit comme le conservateur légal de la religion et de la liberté nationales. Il déclara à Philomèle que lui-même et les Spartiates étoient tout dévoués à la cause des Phocidiens, que des circonstances momentanées ne leur permettoient pas de se prononcer ouvertement, mais qu'ils fourniroient en secret des hommes et de l'argent.

Philomèle ayant reçu dès-lors une somme considérable, s'occupa à son retour d'une mesure non moins au-

[1] Environ 5,400,000 fr.

dacieuse qu'imprévue. Le temple de Delphes, pour lequel la superstition étoit une sauve-garde puissante, n'étoit défendu par presqu'aucune force militaire. Philomèle conduisit ses partisans à Delphes, triompha de la foible résistance des Thracidiens qui habitoient un district voisin, et entra dans la ville sacrée avec la froide intrépidité d'un conquérant. Les Delphiens ne s'attendant à aucune clémence de la part d'un homme qui affichoit ce mépris pour la religion, se préparoient, dans un affreux silence, à voir commettre des scènes de sacrilége et de meurtre; mais les manières de Philomèle les rassurèrent, et ses discours dissipèrent leurs alarmes mal fondées. Il déclara qu'il n'étoit venu à Delphes avec aucune disposition hostile contre ses habitans, ni avec aucun dessein sacrilége contre le temple; que son principal

otif étoit d'émanciper à la fois l'un
l'autre de la conduite arbitraire
es Amphictyons, et de rendre à son
ays l'ancienne et inaliénable pré-
gative d'être le défenseur et le pro-
cteur des trésors de Delphes.

Il répandit des déclarations sem-
ables dans les différentes républi-
ues de la Grèce. Ses émissaires an-
oncèrent aux Spartiates qu'il avoit
risé les tables d'airain où étoient
nscrits les injustes décrets contre
parte et la Phocide : ils excitèrent
ressentiment des Athéniens, na-
urellement ennemis de Thèbes, et
s deux républiques manifestèrent
intention de seconder Philomèle.

D'un autre côté, les Thébains qui
irigoient les résolutions des Amphic-
ons, les Locriens, les Thessaliens et
s autres états moins importans qui
béissoient servilement à leurs dé-
rets, prirent les armes pour la dé-

fense de la religion insultée. Leurs opérations se firent avec cette lenteur inséparable de toutes les confédérations.

Philomèle agit avec plus d'énergie ; il reçut peu d'assistance de ses alliés éloignés ; mais d'abord, en imposant une contribution énorme aux Delphiens, que la piété des Grecs avoit enrichis depuis tant de siècles ; puis, malgré ses promesses, en prenant des sommes dans le trésor d'Apollon, il parvint à rassembler plus de dix mille mercenaires, hommes intrépides et sans religion comme lui. Il les encouragea par l'espoir d'un riche butin.

Quant à ceux qui avoient plus de scrupule ou moins d'avarice, il chercha à les gagner par un oracle. La Pythie refusa d'abord de monter sur le trépied sacré ; Philomèle le lui ordonna. Elle obéit avec répugnance, observant que puisqu'il étoit déjà

naître de Delphes, il n'avoit pas be-
e la sanction, et ne devoit edouter
a censure de qui que ce fût. Philo-
nèle, à ces mots, s'écria qu'il n'a-
oit pas besoin d'autre réponse, et
nterpréta ces paroles comme une
econnoissance de son autorité ab-
olue. Il eut l'adresse de faire confir-
ner la déclaration favorable de la
rêtresse par d'autres présages.

Il fortifia le temple et la ville de
Delphes, où il plaça une forte gar-
ison ; puis il marcha contre l'en-
emi [1]. Pendant deux ans, les suc-
ès furent partagés. La victoire se
éclara tantôt pour les Locriens et
es Thébains, tantôt et même plus
énéralement en faveur des Phoci-
iens ; mais il n'y eut point d'action
écisive, et cette guerre ne fut remar-
uable que par l'excès des cruautés
ue l'on commit depart et d'autre.

[1] L'an 355 et 354 avant J. C.

Tous les prisonniers phocidiens étoient indistinctement condamnés à mort comme s'étant souillés des plus abominables sacrilèges; et les Phocidiens, à leur tour, usoient de sanglantes représailles contre ceux que le sort des armes faisoit tomber entre leurs mains.

Enfin les deux armées se rencontrèrent après avoir reçu les renforts qu'elles attendoient. Il y eut une bataille générale et opiniâtre dans laquelle les Phocidiens succombèrent à la supériorité du nombre.

Les forêts où nul chemin n'étoit tracé, les roches escarpées et les précipices ne leur laissèrent aucune retraite. Philomèle s'efforça en vain de rallier les fuyards; il fut entraîné par la foule jusque sur les bords d'un précipice. Il étoit couvert de blessures et poussé par le désespoir; l'en-

[4] L'an 353 avant J. C.

nemi s'avançoit ; il étoit impossible d'échapper à sa vengeance. La résolution de Philomèle fut prompte et terrible ; il s'élança du haut d'un rocher, et sut se soustraire ainsi aux tourmens de sa conscience et au ressentiment de ses ennemis.

Tandis que les Thébains et leurs alliés considéroient ce spectacle comme un signe manifeste de la vengeance divine, Onomarque, lieutenant et frère du général phocidien, rassembla les débris de son armée, et les reconduisit à Delphes. Les confédérés firent leurs dispositions pour les y attaquer et les expulser de ce lieu sacré.

Différentes causes empêchoient Philippe d'un côté, Athènes et Sparte de l'autre, de jouer un rôle dans cette guerre appelée sacrée ou phocidienne.

Archidamus, roi de Lacédémone,

étoit moins jaloux de secourir ses alliés à une si grande distance, que de rétablir l'autorité de Lacédémone dans le Péloponnèse. Les circonstances lui paroissoient favorables ; les Thébains étoient engagés dans une autre contestation ; les Athéniens avoient formé une étroite alliance avec Sparte. Pendant plusieurs années, Archidamus employa tour à tour la puissance de ses armes et ses intrigues contre les Messéniens, les Arcadiens et les Argiens ; mais ses desseins ambitieux échouèrent. Les petites républiques du Péloponnèse, excitées par leur commun danger, se liguèrent pour leur défense réciproque. Athènes, quoique alliée de Sparte, ne vouloit pas abandonner à la tyrannie de cette république ses plus anciens et ses plus fidèles alliés, les Arcadiens et les Messéniens.

Philippe étoit de son côté occupé par les affaires de Thrace et par ses projets contre les Athéniens. Cotys étoit mort. Ses enfans, Kersobleptès, Bérisades et Amandocus, tous également mécontens du partage qu'il avoit fait entre eux de ses états, se battoient avec acharnement ; ils prirent Philippe pour arbitre ; ce prince parvint à déterminer Kersobleptès, le plus puissant des cohéritiers, à céder la Chersonèse de Thrace aux Athéniens. Ceux-ci envoyèrent Charès, avec une flotte nombreuse, pour prendre possession de la Péninsule.

La ville de Sestos fit seule résistance ; elle fut prise d'assaut et traitée avec sévérité par Charès, tandis que Philippe assiégeoit et prenoit la ville bien plus importante de Méthone en Piérie ; ce fut à ce siége qu'il perdit un œil. Il fut d'autant

plus sensible à cet accident, que les circonstances qui l'accompagnèrent font également tort à son jugement et à son humanité [1].

[1] Cette anecdote ne repose sur d'autre autorité que sur celle de Suidas et d'Ulpien. Un archer, nommé Aster, très-habile dans son état, avoit offert ses services à Philippe. Ce prince répondit qu'il l'emploieroit lorsqu'il feroit la guerre aux étourneaux Aster entra dans la place, et fit agréer ses services aux assiégés La flèche qui atteignit Philippe portoit cette inscription : « Aster, à l'œil droit de Philippe. » Le roi de Macédoine fit rejeter la flèche dans la place avec cette autre inscription « Aster sera pendu. » Il exécuta cette menace après avoir pris la ville. Les écrivains fabuleux du siècle d'Alexandre rapportent sur cet événement des fictions bien autrement incroyables ; ils disent que Philippe perdit l'œil droit pour avoir examiné avec trop de curiosité les amours de sa femme avec Jupiter Ammon. Cette flatterie ridicule que l'on faisoit pour plaire à Alexandre étoit tellement accréditée, que l'on a cru que c'étoit le sujet représenté sur un fameux vase antique qui a

Il est extraordinaire que les Thébains, après la mort et la défaite de Philomèle, aient donné à leurs ennemis le temps de respirer et de reprendre des forces. Les Phocidiens tinrent une assemblée, dans laquelle Onomarque flatta leurs espérances, et les encouragea à persister dans leur entreprise. Il fut nommé général, et prouva bientôt par sa conduite que s'il n'étoit pas inférieur à son frère par son audace et son ambition, le surpassoit par son activité et son génie.

Personne ne connut mieux le pouvoir de l'or; jamais on ne l'employa avec plus d'adresse. Il fit frapper, avec le trésor de Delphes, une plus grande quantité d'espèces monnoyées qu'on n'en eût encore vu en Grèce. L'armée phocidienne fut complétée

:té beaucoup mieux expliqué par M. d'Han-
:arville. (*Note de l'auteur.*)

et augmentée. Leurs alliés les secondèrent avec plus de zèle, et leurs ennemis eux-mêmes ne furent pas à l'abri de la corruption qu'on essaya contre eux. Onomarque gagna par ses largesses les personnages les plus influens de Thèbes, et acheta d'eux l'inaction de leurs armées. Les états voisins furent engagés à se tenir neutres, tandis que les Thessaliens, peuple renommé par son avarice et sa morale relâchée, dont on disoit proverbialement que le pays n'avoit jamais produit ni un mauvais cheval ni un honnête homme, embrassèrent ouvertement la cause de la Phocide.

Onomarque sut effacer les injustes motifs de son entreprise, par la promptitude et l'éclat de ses victoires. Il entra dans la Locride et la Doride, qu'il ravagea; il prit d'assaut la ville de Thronium, en mit

lusieurs autres à contributions, fit
ne invasion en Béotie, et se rendit
naître d'Orchomène.

Les Thébains réunirent leurs for-
es pour résister à ce torrent. Ono-
narque fut repoussé dans une affaire
ous les murs de Chéronée, et n'osa
as renouveler le combat, attendu
u'il avoit affoibli ses forces en lais-
nt des garnisons dans plusieurs
laces, et en envoyant dans la Thes-
lie sept mille hommes sous les or-
res de son frère Phayllus.

Dans ce pays, les intrigues de Phi-
ppe avoient balancé l'or d'Onomar-
ue; mais Lycophron, l'un des prin-
ipaux partisans de ce dernier, et
ue Philippe avoit autrefois dépouillé
e son autorité, se fit rétablir à Ph-
es : Pégase, Magnésie et d'autres
illes se déclarèrent pour le tyran et
our la Phocide. Le reste étoit dé-
oué au prince de Macédoine, et les

factions étoient à peu près égales en force, lorsque Philippe, avec sa diligence ordinaire, entra dans la Thessalie, vainquit Phayllus, prit la ville de Pégase, et chassa honteusement l'ennemi vers les frontières de la Phocide.

Onomarque fut obligé d'évacuer la Phocide et de marcher contre Philippe avec toute son armée. Les Macédoniens, moins nombreux, n'évitèrent pas le combat. Au premier choc, les Phocidiens furent mis en déroute, et s'enfuirent dans les montagnes. Les Macédoniens les poursuivirent. Onomarque avoit placé sur les hauteurs qui dominoient un défilé, un nombreux détachement qui, à un certain signal, fit rouler sur la phalange macédonienne, d'énormes fragmens de rochers. C'étoit le seul genre d'attaque auquel les Macédoniens ne fussent pas prépa-

rés. Le désordre se mit parmi eux. Cependant Philippe les rallia ; et tandis qu'Onomarque hésitoit à les attaquer, Philippe fit sa retraite en bon ordre, disant qu'il reculoit, non par peur, mais comme un bélier, afin de frapper un coup plus vigoureux.

Les Phocidiens et Lycophron jouirent d'un court moment de triomphe. Le tyran rentra dans sa ville natale ; les Phocidiens, renforcés de leurs auxiliaires Thessaliens, firent une nouvelle invasion en Béotie, prirent d'assaut Coronée, et portèrent leurs ravages au centre du territoire ennemi.

Mais l'heure de la vengeance arriva. Philippe ayant reçu des renforts, retourna en Thessalie. La plus grande partie des habitans le reçurent comme un libérateur. Onomarque fut obligé d'abandonner en-

core une fois la Béotie ; il marcha avec 20,000 hommes d'infanterie et cinq cents chevaux au secours de Lycophron, et rencontra l'armée ennemie beaucoup plus nombreuse sur la côte de Magnésie. Afin de rappeler à ses soldats qu'ils combattoient pour la cause du ciel, Philippe leur fit porter des couronnes de laurier consacrées à Apollon ; il décora leurs enseignes et leurs étendards des emblèmes et des attributs de cette divinité.

Les Macédoniens attaquèrent avec impétuosité. Leur valeur excitée par le fanatisme religieux, les rendit invincibles, quoique l'ennemi combattît en désespéré. Trois mille hommes de cavalerie thessalienne qui n'avoient pas peu contribué à la victoire de Philippe, poursuivirent les fuyards, et en firent un horrible carnage. Les Phocidiens ayant jeté

leurs armures, s'enfuirent du côté de la mer, et conçurent quelque espoir à la vue de la flotte de Charès, qui revenoit alors de la Chersonnèse. Il paroît que le général athénien ne fit aucune tentative pour les protéger. Plus de six mille hommes tombèrent sous le fer des ennemis.

Le corps d'Onomarque fut trouvé parmi les morts. Philippe le fit pendre à un gibet, comme une marque particulière d'infamie; les autres Phocidiens furent jetés dans la mer, comme s'étant rendus, par leur sacrilége, indignes des funérailles. Trois mille furent pris vivans. Il n'est pas certain s'ils furent noyés ou réduits en esclavage, quoique cette dernière opinion soit la plus probable.

Philippe ne jugea pas à propos de profiter de ses avantages en envahissant la Phocide. Il savoit bien

qu'en passant les Thermopyles il donneroit l'alarme, non-seulement à ses ennemis, mais à ses alliés: c'étoit son intérêt de perpétuer en Grèce les dissensions; en conséquence il fomenta la discorde qui existoit déjà entre les différens états du Péloponnèse.

Au surplus, sa victoire sur un ennemi qui s'étoit rendu si odieux, acheva d'affermir sa puissance; il s'étoit assuré de la Thessalie en établissant des garnisons à Phères, Pégase et Magnésie. Il avoit longtemps trompé les Olynthiens par de bons offices et par des promesses; il commença à lever le masque, et à montrer qu'il vouloit être le maître. Il s'adressa alors à Kersobleptés, qu'il détacha du parti des Athéniens; l'ayant élevé sur les ruines des petits princes voisins, il obtint sa confiance, et attendit l'occasion de

le détruire lui-même avec sûreté.

Ce fut vers le même temps qu'il manifesta ses projets contre Byzance, en attaquant la forteresse d'Heréon : c'étoit une ville petite et de peu d'importance en elle-même ; le port en étoit dangereux et incommode, mais sa situation près de Byzance en faisoit le boulevard de cette cité populeuse.

Les Athéniens eurent assez de pénétration pour découvrir les motifs de ces entreprises ; ils formèrent une alliance avec la république d'Olynthe, et avertirent Kersobleptès du danger qu'il couroit. Ils décrétèrent l'envoi d'une flotte considérable pour la défense d'Héréon, ou plutôt de Byzance, avec laquelle, quoiqu'elle se fût rendue indépendante pendant la guerre sociale, ils entretenoient un commerce fort avantageux.

Cette énergie ne dura pas long-

temps. La blessure de Philippe à Méthone, les fatigues continuelles auxquelles il avoit été exposé, lui occasionnèrent une maladie grave. Le danger fut exagéré, et l'on publia sa mort à Athènes. Les Athéniens se réjouirent d'une circonstance qui venoit si à propos à leur secours ; ils cessèrent leurs préparatifs, et tournèrent leur principale attention vers la guerre sacrée.

Cette malheureuse contestation avoit été renouvelée par Phayllus, le seul fils survivant de Philomèle et d'Orchomène : Phayllus usa des dernières ressources qui lui restoient : il fit fondre les objets les plus précieux, et doubla la paye de ses mercenaires. Ses largesses attirèrent sous ses drapeaux une foule d'aventuriers, et lui procurèrent bientôt une armée égale à celle de ses prédécesseurs. Les Thessaliens fugi-

tifs, rassemblés par Lycophron, entrèrent à sa solde. Il se procura également l'assistance de mille Lacédémoniens, deux mille Achéens, cinq mille hommes d'infanterie athénienne et quatre cents cavaliers.

Philippe cependant s'étoit rétabli de sa maladie; le souvenir de sa victoire contre Onomarque étoit encore récent : non-seulement les Thébains, les Doriens et les Locriens qui étoient les principaux moteurs de la guerre, mais tous ceux des Grecs qui avoient quelque vénération pour Apollon, le regardoient comme un vengeur de la cause du ciel; tandis que ses ennemis admiroient sa piété, et trembloient à son nom seul. Livrés à une fausse sécurité par la nouvelle de sa maladie et de sa mort, ceux-ci furent saisis d'une terreur religieuse, lorsqu'il parut tout-à-coup aux Thermopyles, et se

déclara prêt à venger l'injure faite au temple de Delphes.

L'événement toutefois montra qu'en cette occasion le prince macédonien avoit mal calculé sur sa superstition ou la timidité des Grecs, et particulièrement, qu'il avoit trop compté sur la patience et l'indolence des Athéniens. Ce peuple pénétra ses vues et résolut de s'y opposer; ils ne doutoient pas que sous le voile d'un zèle religieux, il ne cachât le désir de conquérir leur patrie; ils coururent avec empressement aux armes, mirent leur flotte en mer, firent voile pour les Thermopyles et s'emparèrent des défilés.

Jamais Philippe ne fut plus cruellement contrarié que quand il se vit prévenu par un peuple qu'il avoit si souvent trompé; il se retira avec regret, laissant aux Thébains et à leurs alliés le soin de continuer la guerre de Phocide.

Les Athéniens tinrent une assemblée pour délibérer sur les mesures les plus propres à réprimer l'ambition de Philippe. Cette assemblée est devenue à jamais mémorable par la première harangue de Démosthène contre Philippe. De cet instant il ne cessa plus d'épier ni de combattre toutes les entreprises du roi de Macédoine.

Deux années auparavant, à l'âge de vingt-huit ans, cet orateur illustre avoit commencé à prendre part aux affaires publiques. Les Athéniens étoient alors engagés dans la guerre sacrée; leurs possessions septentrionales étoient continuellement insultées, pillées ou conquises par Philippe. Cependant les partisans stipendiés de ce prince, afin de donner le change à l'opinion publique, cherchoient à porter l'attention sur l'Orient; ils feignoient d'être alar-

més des mouvemens d'Artaxerce-Ochus, lequel faisoit des préparatifs pour réduire les rebelles de Chypre, de l'Egypte et de Phénicie. A chaque assemblée générale, les amis de Philippe exagéroient les dispositions navales et militaires du grand roi ; ils les représentoient comme destinées à venger les injures commises par les troupes athéniennes, commandées par Charès sur la côte d'Asie. On vantoit les triomphes de Miltiade, de Thémistocle, de Cimon. Les Athéniens étoient exhortés à imiter la valeur que leurs ancêtres avoient déployée dans la guerre persique.

Isocrate, célèbre orateur, Phocion, homme d'état et général habile, partageoient cet enthousiasme général. Leur probité et leur réputation d'intégrité étoient telles, qu'on ne pouvoit soupçonner aucun de ces deux grands hommes, d'avoir été

corrompus par l'or macédonien; mais tous deux étoient convaincus que les Athéniens étoient trop indolens et trop légers pour lutter contre un homme aussi actif que Philippe; tous deux conjuroient leurs concitoyens de gagner et de cultiver l'amitié d'un prince à qui ils ne pouvoient faire la guerre avec un espoir raisonnable de succès.

Les sentimens et les vues de Démosthène n'étoient pas moins différens de ceux d'Isocrate et de Phocion, qu'ils ne l'étoient des projets secrets des hommes infâmes dévoués à Philippe. Aucun ne connoissoit mieux que lui la corruption et la dégénération de ses concitoyens, mais il espéroit les tirer de leur léthargie. Quelle que fût la difficulté d'un pareil dessein, il y parvenoit quelquefois par son éloquence, la plus brillante, la plus entraînante et

la plus sublime, qui jamais ait été dans la bouche d'un homme.

Son imagination étoit remplie de l'ancienne gloire de la république. Dans l'ardeur de son patriotisme il oublioit la modération de la philosophie, et tandis qu'il soutenoit avec fermeté les prérogatives et les droits de son pays, il eût mieux aimé voir Athènes vaincue à la tête de ses alliés, que victorieuse sous l'étendard des Macédoniens. Avec de telles opinions et un tel caractère, il étoit naturellement favori du peuple, et chaud partisan du gouvernement populaire, tandis que Phocion, comme la plupart des hommes sensés et vertueux de ce siècle, préféroit une aristocratie modérée. Isocrate de son côté penchoit vers la monarchie, comme étant la meilleure forme de gouvernement.

L'événement justifia tout ce qu'a-

voit annoncé Démosthène aux Athéniens. On cessa de craindre Artaxerce-Ochus, lorsqu'on vit que ce monarque n'avoit eu d'autres vues que d'apaiser des troubles intérieurs. Les entreprises de Philippe parurent de plus en plus redoutables, sa tentative pour s'emparer des Thermopyles montra la nécessité de redoubler contre lui de vigilance et de vigueur.

Dans cette conjoncture, Démosthène monta à la tribune avant aucun autre orateur, et commença par excuser cette hardiesse, vu qu'il n'avoit pas encore atteint sa trentième année. Après avoir peint avec les plus fortes couleurs l'indolence et la frivolité des Athéniens, l'ignorance et les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition et l'activité infatigable de Philippe, il proposa d'abord de lever un corps de deux mille hommes armés à la légère, avec une

quantité suffisante de cavalerie, et d'équiper une flotte pour transporter ces troupes dans les îles de Lemnos, de Thasos et de Sciathos, près de la côte de Macédoine. Il dit que les Athéniens placés dans ces îles, où les vivres ne leur manqueroient jamais, pourroient profiter de toutes les circonstances favorables pour porter la guerre dans le cœur de la Macédoine.

Il proposa de faire des préparatifs encore plus vigoureux pour protéger le territoire de l'Attique, il demanda que le quart des troupes seulement fût composé de citoyens d'Athènes, et dit qu'on auroit assez pour ces premières dépenses d'une somme de quatre-vingt dix talens [1]. On oublia ces sages avis au milieu des plus folles dissipations.

La politique profonde de Philippe encouragea la négligence de ses en-

[1] Environ 486,000 francs.

nemis. Pendant plus de deux ans après sa retraite des Thermopyles, ce prince rusé se tint enfermé dans ses états, et ne quitta presque pas sa capitale, afin de dissiper les alarmes qu'avoit causées sa trop grande précipitation à s'emparer des portes de la Grèce. Il est vrai que dans cet intervalle il fit une expédition pour châtier l'esprit turbulent des Thessaliens, mais il passa la plus grande partie de son temps à Pella, où il se livra à la culture des arts de la paix. Cette ville fut ornée de temples, de théâtres et de portiques. Les plus fameux artistes de la Grèce furent attirés par des récompenses magnifiques à la cour de Macédoine [1].

Il est difficile de concevoir qu'un prince qui employoit si bien son temps, se soit livré aux vices détestables que lui reproche Démosthène.

1 Dans les années 350 et 349 avant J. C.

Cependant les traits satiriques lancés de temps en temps par l'orateur, ont été exagérés par un ancien historien, qui représente les infamies de la vie domestique de Philippe, en des termes plus dignes de la cour des Néron et des Héliogabale. Si l'on en croit Théopompe, écrivain qui florissoit sous le règne d'Alexandre, et qui fut récompensé et honoré par lui, par cela même peut-être qu'il exposa ou exagéra les vices de son père, Philippe souilla ses grandes actions par les crimes les plus énormes et les plus détestables. Il étoit entouré d'hommes corrompus et particulièrement de Thessaliens qui étoient les plus débauchés des Grecs.

Mais de quelque manière que Philippe se soit comporté dans sa vie privée, de grands principes de politique dirigeoient son administration. Sous prétexte d'avoir besoin

d'argent pour ses bâtimens et autres ouvrages publics, il eut recours à un expédient qui dans les temps modernes a été beaucoup mieux connu et même porté aux derniers excès.

Le pillage des trésors de Delphes avoit répandu en Grèce une somme équivalente à vingt-quatre millions de francs. Le peu de stabilité de l'ordre qui régnoit dans ce pays, rendoit très-difficile à ceux qui avoient acquis de la fortune d'en pouvoir jouir. Philippe employa les moyens convenables pour séduire les riches et les avares: ce fut d'emprunter à gros intérêt. Il en résulta pour lui deux grands avantages, le premier d'attacher à son gouvernement et à sa personne un nombre infini et puissant de créanciers, et le second de pouvoir payer à titre de dettes, et sans exciter le moindre soupçon, les pensions et gratifications diverses

par lesquelles il entretenoit son influence parmi les orateurs et les gens en place des différentes républiques.

CHAPITRE IV.

Insouciance et aveuglement des Athéniens. Prise d'Olynthe par le roi de Macédoine. Ambassade de ce prince à Athènes.

Les Athéniens trompés par l'inaction du roi de Macédoine, se livrèrent sans réserve à leurs amusemens favoris; ils abandonnèrent les Phocidiens leurs alliés. La guerre contre Philippe dans laquelle ils auroient pu se regarder comme principaux intéressés, fut négligée. Les sommes réclamées par les besoins de la guerre furent appliquées au théâtre, et sur la proposition d'Eubule, vil

et artificieux flatteur de la multitude, il fut porté une loi qui déclaroit crime capital, la seule proposition de changer cette destination singulière et bizarre.

En vain Démosthène voulut-il opposer de la résistance; il fut vivement combattu par Eubule et par Démade qui, comme le premier, flattoit les passions de la multitude.

Philippe enfin fit jouer les ressorts qu'il avoit cachés avec tant d'adresse et de persévérance [1]. L'île d'Eubée qu'il appeloit les chaînes de la Grèce, fut le premier objet de son attaque. Les Athéniens, depuis qu'ils avoient chassé les Thébains de cette île, en avoient conservé la possession à l'aide d'un foible détachement de troupes; cependant les différentes villes existoient chacune sous un gouvernement indépendant, et nom-

[1] L'an 349 avant J. C.

moient leurs propres magistrats ; elles se faisoient quelquefois la guerre tout en reconnoissant leur dépendance commune d'Athènes. Ces circonstances favorisèrent les intrigues de Philippe. Il excita des discordes intestines, gagna des partisans dans chaque ville, et enfin sous prétexte de protéger ses alliés, il y débarqua des troupes macédoniennes. Bientôt tout favorisa ses vues, on céda aux Macédoniens les postes les plus avantageux.

Le parti athénien fit des remontrances et des menaces, mais Plutarque, chef de ce parti, se laissa séduire par Philippe, et demanda à Athènes des renforts, sans autre intention que de les livrer à l'ennemi. Démosthène, qui pénétra ce mystère d'iniquité, supplia ses concitoyens de ne point se fier à Plutarque, mais il fut seul de son avis. Les par-

tisans de Philippe, fidèles à leur maître, proposèrent l'expédition. Les vrais amis de leur pays désiroient ardemment sauver l'île d'Eubée ; la multitude capricieuse, toujours portée aux extrêmes, montra autant de zèle pour une entreprise qui devoit causer sa ruine, qu'elle avoit fait preuve de pusillanimité pour d'autres plans raisonnables. La promptitude, l'énergie des préparatifs surpassèrent toute attente, et excitèrent même les craintes de la faction macédonienne, mais ces derniers s'étoient trop avancés pour reculer.

Les Athéniens obtinrent en effet une victoire complète, non par la force des armes, car ils étoient inférieurs en nombre, mais par l'heureux choix du général.

Phocion chargé du commandement dans l'île d'Eubée, trouva les choses dans un état encore pire qu'on

ne les avoit représentées. En homme prudent, il ne voulut rien livrer au hasard, et ne perdit en même temps aucune occasion de succès ; ayant choisi un poste inexpugnable, et presque inaccessible, il méprisa les vaines clameurs de ses gens, et les insultes de l'ennemi.

Le traître Plutarque fut vaincu dans une bataille simulée où l'ennemi, d'accord avec lui, enfonça la cavalerie athénienne, qui s'enfuit en désordre au camp de Phocion. Les Eubéens et les Macédoniens la poursuivirent avec ardeur ; enivrés de cette victoire facile, et pleins de confiance dans leurs forces supérieures, ils se disposèrent à prendre le camp d'assaut.

Sur ces entrefaites, le général fit un sacrifice qu'il prolongea à dessein, soit par religion, soit par politique, jusqu'à ce qu'il eût vu le désordre se

mettre parmi les assaillans, tant à cause de l'inégalité du terrein que de leur présomption même.

Alors il fit tout-à-coup une vigoureuse sortie, et augmenta la confusion des ennemis, qui furent repoussés après un grand carnage jusqu'à la plaine qu'ils avoient d'abord occupée. L'activité de Cléophane, qui avoit rallié la cavalerie athénienne, rendit la victoire complète. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent dans la forteresse de Zeratra, au nord de l'île; ils y furent attaqués, et ne firent qu'un foible résistance. La garnison se rendit prisonnière de guerre, mais Phocion mit tous les Eubéens en liberté, de peur que le peuple d'Athènes égaré par ses chefs, ne les traitât avec la même cruauté qu'on avoit exercée dans une occasion semblable contre les malheureux insulaires de Mitylène. Il resta encore quelque

temps dans l'île pour achever d'y rétablir le calme, et retourna ensuite triomphant à Athènes. Ses vaisseaux étoient rangés en ligne de bataille ; leurs pouppes étoient couronnées de fleurs; les rameurs marquoient la cadence au son d'une musique militaire.

Les compatriotes de Phocion le reçurent avec des acclamations de joie, mais leur imprudence ne leur permit pas de recueillir le fruit de ce succès. Molosse, étranger obscur, fut désigné par l'intrigue pour commander les troupes qui restoient dans l'île d'Eubée. Philippe recommença ses projets avec la même adresse, et obtint un meilleur succès.

Nous remarquerons que Démosthène marcha sous les drapeaux de Phocion dans l'île d'Eubée, quoiqu'il eût désapprouvé l'expédition : il servit dans la cavalerie, ainsi qu'Eschine, son rival, dont nous au-

rons occasion de parler plus amplement par la suite. Démosthène fut accusé d'avoir été le premier qui abandonna son rang, et d'être revenu le dernier à la charge. Eschine au contraire se comporta avec bravoure, et eut l'honneur d'être choisi par Phocion pour apporter à Athènes la première nouvelle de la victoire.

Philippe faisoit agir à la fois tant de ressorts, que si un lui manquoit, un autre produisoit nécessairement son effet. Les Olynthiens, contre lesquels il paroissoit avoir depuis long-temps oublié son ressentiment, furent étonnés de voir plusieurs de leurs concitoyens devenus riches tout d'un coup, et sans qu'on pût savoir par quels moyens. Une invasion imprévue de Philippe révéla ce mystère : ceux qu'il avoit enrichis de ses largesses avoient dévoilé les secrets de

l'état, et avoient entretenu la sécurité de leurs concitoyens.

Dans ce péril imminent, les Olynthiens ne purent rassembler que dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux; mais ils firent demander des secours à Athènes. Si la république athénienne eût secondé avec zèle la cause des Olynthiens, Philippe eût été une seconde fois exposé aux dangers qu'il avoit évités avec tant d'adresse au commencement de son règne. Thèbes s'étoit épuisée dans la guerre de Phocide; la grandeur de Sparte étoit abaissée, autant que ses principes avoient dégénéré; les autres petits états n'étendoient pas leur politique au delà des limites de leur territoire respectif. Mais les Athéniens pouvoient être encore redoutables, surtout dans ce moment, où les Thessaliens recommençoient à montrer leur humeur séditieuse, et par une sorte de caprice, sem-

bloient s'opposer à la Macédoine avec autant de zèle qu'ils en avoient d'abord soutenu les intérêts. Pour compenser ces circonstances fâcheuses, Philippe continua à se faire des partisans dans l'intérieur d'Athènes et d'Olynthe; de bonnes garnisons lui assurèrent les places les plus importantes de la Thessalie. L'indolence et les vices de ses ennemis étoient d'ailleurs la ressource sur laquelle il comptoit le plus.

Les derniers succès dans l'île d'Eubée, qui auroient excité l'énergie d'une nation brave et généreuse, ne firent que replonger les Athéniens dans une sécurité plus condamnable. Des orateurs perfides leur recommandoient fortement de ne pas se compromettre avec Olynthe, et de ne pas provoquer le ressentiment d'un prince puissant, à qui ils étoient incapables de résister. Démade se

distingua principalement parmi eux. Démosthène enfin se leva, et parla en faveur des Olynthiens.

Le peuple d'Athènes, d'un côté rappelé à son devoir par Démosthène, de l'autre séduit par les agens de Philippe, eut l'imprudence de prendre un moyen terme, qui dans les affaires est souvent le plus dangereux. Convaincu que la conservation d'Olynthe étoit la meilleure sauvegarde de l'Attique, mais ne voulant pas se priver des spectacles et des autres plaisirs que leur donnoient les Démagogues, des Athéniens résolurent d'envoyer Charès avec une flotte et deux mille mercenaires au secours de leurs alliés. Ce chef indigne de la multitude dont il étoit l'idole, n'apporta aucun soin à défendre les possessions olynthiennes ; elles tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des Macédoniens. Pour satisfaire la

rapacité de ses troupes, il fit une descente sur la fertile côte de Pallène : il y rencontra huit cents hommes, commandés par Audeus, qui se disoit ami de Philippe, et remporta sur ces ennemis lâches et méprisables une victoire facile et peu glorieuse, qui ne servit qu'à amuser les poëtes comiques du temps.

Charès ne voulant pas exposer sa fortune à de plus grands périls, retourna en triomphe à Athènes, et dépensa dans cette somptueuse représentation, non pas les dépouilles des vaincus, mais soixante talens [1] qu'il avoit extorqués aux Phocidiens, alliés actuels d'Athènes.

La multitude irréfléchie, jugeant de l'expédition de Charès par l'appareil de son triomphe, parloit avec extravagance d'envahir la Macédoine, et de châtier l'insolence de

[1] 324,000 francs.

Philippe, lorsqu'il arriva une seconde ambassade d'Olynthe.

Les habitans de cette ville avoient été réduits à se renfermer dans leurs murailles; ils avoient perdu Stagyre, Miciberne, Toroné et d'autres cités moins importantes qui, à la première apparition de Philippe, s'étoient empressées de recevoir son argent, et de lui ouvrir leurs portes.

Ce fut à cause de la facilité de ces conquêtes, que Philippe dit à ses généraux qu'il ne regardoit comme imprenable aucune place où l'on pourroit introduire un mulet chargé d'argent.

Affoiblis par des pertes continuelles, les Olynthiens eurent recours à des négociations, afin d'amuser leur conquérant, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des secours d'Athènes.

Philippe tourna habilement leur artifice contre eux-mêmes; feignant

de prêter l'oreille à leurs propositions, il ne cessa point de s'avancer, jusqu'à ce qu'enfin se trouvant à quarante stades des murailles, il déclara qu'il falloit de deux choses l'une, ou qu'Olynthe fût abandonnée de ses défenseurs, ou que lui Philippe fût expulsé de la Macédoine. Les Olynthiens voyant leur ruine inévitable, s'efforcèrent d'en retarder le moment par une vigoureuse sortie, dans laquelle leur cavalerie commandée par Appollonide, fit des prodiges de bravoure, mais ils furent repoussés par un nombre supérieur.

Les ambassadeurs olynthiens étant arrivés à Athènes, trouvèrent à leur extrême surprise le peuple dans l'ivresse des prétendus succès de Charès. Ce chef étoit un zélé partisan de la démocratie, et, comme tel, vu par Démosthène d'un œil trop favorable. L'orateur athénien savoit d'ailleurs

qu'il ne falloit pas toujours mettre les revers sur le compte du général; que l'indiscipline, le peu d'exactitude avec laquelle on payoit les troupes, en étoient souvent la principale cause. Il seconda en conséquence les nouvelles demandes des Olynthiens, sans accuser personne; il excita les Athéniens à prendre eux-mêmes les armes, et à voler au secours de leurs alliés.

L'assemblée générale fut sourde à la voix de l'honneur et de son propre intérêt. Les Athéniens, au lieu de marcher eux-mêmes, envoyèrent aux Olynthiens un corps d'infanterie étrangère de quatre mille hommes, et cent cinquante chevaux, sous les ordres de Charidème. Ce mal habile général qui étoit en quelque sorte l'esclave de ceux qu'il commandoit et de ses passions désordonnées, contenta la rapacité de ses troupes, en

ravageant les provinces macédoniennes de la Bottiée, sur les confins de la Chalcidique. Enfin il entra dans Olynthe: les assiégés encouragés par sa présence, firent une sortie dans laquelle ils furent repoussés avec une perte considérable.

Les mercenaires athéniens devenoient de jour en jour plus méprisables par leur lâcheté, et plus dangereux par leur licence. Charidème, leur chef, étoit le plus débauché des hommes; il eut l'impudence de demander au sénat, pour récompense de ses prétendus services, une jeune et belle captive macédonienne.

Dans cet état de choses, les Olynthiens portèrent une troisième fois leurs réclamations à Athènes. Eschine qui par la suite se montra si dévoué aux Macédoniens, fit preuve en cette occasion d'un vrai patriotisme. Démosthène fit encore des

prodiges d'éloquence ; cette fois il l'emporta. On envoya des ambassadeurs dans le Péloponnèse, afin de le soulever contre Philippe. Il fut résolu qu'une armée de citoyens d'Athènes marcheroit au secours d'Olynthe.

Avant que cette résolution pût être mise à exécution, Olynthe avoit déjà succombé. Philippe s'étoit aperçu qu'Andocides, général de la cavalerie, étoit un homme dangereux pour lui, par sa bravoure et par ses talens ; il fit travailler contre lui ses secrets émissaires. On répandit parmi la populace des clameurs perfides, Andocides fut accusé de trahison, et condamné au bannissement. Son emploi fut donné à Lasthène et Euthycrate, deux misérables qui avoient vendu leur pays à Philippe.

Des traîtres ouvrirent ensuite les portes d'Olynthe au roi de Macédoine

qui y entra en vainqueur. Il livra la ville au pillage, puis ordonna qu'elle fût démolie, et réduisit les habitans en servitude. Lasthène, Euthycrate et leurs complices reçurent le digne prix de leur perfidie. Philippe les livra à la rage de ses soldats, qui les massacrèrent presque devant ses yeux. Cette conquête importante arrondissoit, de ce côté, les possessions de Philippe. Dès-lors il s'occupa de l'acquisition des Thermopyles et de l'Hellespont.

La première de ces contrées étoit nommée emphatiquement les portes de la Grèce ; l'Hellespont servoit de communication entre cette région et les fertiles rivages du pont Euxin. La Grèce, dont la population consommoit au delà des produits de son sol, tiroit des quantités de blé considérables de ces pays septentrionaux. Les Athéniens, en particulier,

avoient des établissemens jusques dans la presqu'île appelée alors Chersonèse-Taurique, aujourd'hui la Crimée. Leurs vaisseaux ne pouvoient passer que par l'Hellespont ; et si ce détroit important tomboit au pouvoir d'un ennemi, ils se trouvoient totalement privés d'une branche utile et même nécessaire de commerce.

Après la destruction d'Olynthe, Philippe ordonna des fêtes d'actions de graces dans la ville de Dium. Il y invita indistinctement toutes les républiques amies ou ennemies, comme cela se pratiquoit aux jeux olympiques et autres fêtes des Grecs. Il paroît que plusieurs Athéniens assistèrent à ces divertissemens, qui durèrent neuf jours, en l'honneur des neuf Muses. La politesse et l'affabilité de Philippe firent presque oublier sa cruauté envers les Olynthiens.

Au milieu de ces réjouissances, le

roi ne perdit pas un instant de vue que son plus grand intérêt étoit de détacher les Athéniens de la cause des Phocidiens, et de Kersobleptès, prince de Thrace, leurs alliés. Tandis qu'il cherchoit à gagner les individus avec l'adresse qui lui étoit particulière, il voulut faire sentir au public les inconvéniens de la guerre et les avantages de la paix.

L'ineptie de Charès avoit laissé la mer ouverte aux Macédoniens, qui s'étoient créé insensiblement une marine considérable. Philippe commença à attaquer les Athéniens sur leur élément favori. Sa flotte ravagea les îles tributaires de Lemnos et d'Imbros, surprit sur la côte méridionale d'Eubée, une escadre athénienne, et s'en empara. Encouragés par ces avantages, les Macédoniens firent voile hardiment vers la côte d'Attique, descendirent dans

la plaine de Marathon, ravagèrent le pays, et s'emparèrent de la galère de Salamine.

De là ils partirent pour l'île de Salamine, et défirent un détachement considérable commandé par Charidème. Les illustres trophées de Marathon et de Salamine furent ainsi ternis. Les Macédoniens retournèrent chez eux en triomphe, chargés de butin et comblés de gloire.

Sur ces entrefaites, Philippe avoit renouvelé ses intrigues dans l'île d'Eubée. Sous prétexte de délivrer cette île de la tyrannie de Molosse, commandant athénien, il y débarqua un corps de troupes qui suffit, avec ses partisans, pour chasser la garnison athénienne.

Cette succession de calamités devoit dégoûter le peuple de faire la guerre à Philippe, qui, en dirigeant contre eux seuls ses efforts, sembloit

avoir oublié les Phocidiens et Kersobleptès.

Ce fut alors qu'il arriva à Athènes, sous le titre d'ambassadeurs des Eubéens, des amis secrets, mais zélés de la Macédoine, avec pouvoir de régler amiablement tous les différens entre les deux pays.

Ils observèrent que Philippe avoit laissé leur île absolument libre et indépendante, et que, quoiqu'il eût été obligé de prendre les armes pour la défense de ses alliés, il désiroit sincèrement faire sa paix avec les Athéniens. Ces représentations furent vivement appuyées par deux Athéniens, Aristodème et Néoptolème, tous deux comédiens, et dont le dernier étoit, de plus, auteur. Démosthène fit d'inutiles efforts pour désabuser ses trop crédules concitoyens.

Telle étoit la disposition du peu-

ple, lorsqu'Eschine revint de son ambassade dans le Péloponnèse. Il avoit convoqué le grand conseil des Arcadiens, leur avoit révélé les desseins dangereux de Philippe, qui menaçoient la liberté de la Grèce, et, malgré l'opposition d'Hiéronyme et d'autres partisans des Macédoniens, il avoit engagé le peuple à faire cause commune avec les Athéniens, et à prendre les armes. Il avoit vu, en voyageant dans le Péloponnèse, un spectacle capable d'attendrir les cœurs les plus durs. Trente jeunes Olynthiens des deux sexes étoient conduits comme un troupeau de bêtes. C'étoit un présent que Philippe envoyoit aux infâmes instrumens de son ambition.

La multitude inconstante et toujours prête à se passionner, fut vivement émue par ces tableaux éloquens d'Eschine. On oublia les avis

pacifiques de Néoptolème et de ses pareils. Des cris de guerre et de vengeance retentirent dans toute l'assemblée. Cependant cet enthousiasme ne pouvoit durer long-temps, et Philippe étoit trop habile pour ne pas conjurer l'orage ; il savoit d'ailleurs faire tourner à son profit les circonstances même les plus futiles.

Un riche Athénien, nommé Phrynon, avoit été attaqué et dépouillé par des soldats macédoniens qui l'avoient retenu en prison, jusqu'à ce qu'il eût donné une rançon énorme. Comme cette violence avoit été commise pendant les quinze jours de trève qui suivoient la célébration des jeux olympiques, Phrynon supposa avec raison que le roi de Macédoine, ambitieux d'occuper un rang dans la confédération des Grecs, ne protégeroit pas cet acte d'injustice et d'impiété ; en conséquence, il invita

ses concitoyens, qui, dans ce moment, se disposoient à traiter avec Philippe d'un échange de prisonniers, à le nommer député, conjointement avec Ctésiphon ; il pensoit que, revêtu d'un caractère public, il se feroit rendre plus aisément ce qu'on lui avoit pris.

Les ambassadeurs arrivés en Macédoine furent traités par Philippe avec les plus grands égards. Le roi excusa auprès de Phrynon l'ignorance et la grossièreté de ses soldats qui les avoient portés à une action si condamnable ; puis s'adressant aux deux envoyés, il feignit de déplorer la nécessité de leur mission, disant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de vivre en paix avec la république. A leur retour à Athènes, les représentations de tels hommes ne pouvoient manquer d'avoir un certain poids.

Il tira encore le même parti d'un autre incident. Stratoclès et Eucrate, Athéniens de distinction, faits prisonniers à Olynthe, avoient été oubliés dans l'échange. Leurs parens les réclamèrent. Philippe les renvoya sans rançon, et après leur avoir fait beaucoup de caresses; Stratoclès, pénétré de reconnoissance, parut devant l'assemblée, et fit l'éloge du roi de Macédoine.

Aristodème, revenu à la même époque d'une ambassade auprès de Philippe, déclara à ses concitoyens que le roi de Macédoine désiroit sincèrement conclure la paix, et même une alliance sur le pied le plus honorable. Il leur rappela sans doute les infortunes dont ils s'étoient vus accablés depuis le commencement de la guerre; quinze cents talens [1] dépensés sans aucun succès; soixan-

[1] 8,100,000 francs.

te-quinze villes tributaires, en y comprenant celles de la Chalcidique perdues sans retour, Olynthe détruite, l'île d'Eubée révoltée, Athènes déshonorée et épuisée, la Macédoine plus puissante et plus respectable que jamais.

Les préparatifs militaires furent suspendus. Démosthène et Eschine se laissèrent entraîner par l'exemple. Ils pensèrent vraisemblablement qu'une mauvaise paix étoit préférable à une guerre malheureuse. Enfin on décréta l'envoi d'ambassadeurs pour sonder les véritables intentions de Philippe et écouter ses propositions d'accommodement.

On choisit les ambassadeurs parmi les hommes de principes opposés, afin qu'ils pussent se contrebalancer les uns les autres. Phrynon, Ctésiphon, Aristodème et Philocrate qui avoient constamment manifesté

de la confiance dans le roi de Macédoine, eurent en quelque sorte pour contre-poids Eschine et Démosthène qui avoient toujours présenté des soupçons contre ce prince. On leur donna pour collègues Nausiclès et Dercyllus qui s'étoient distingués dans plusieurs charges publiques ; Iatroclès, ami intime d'Eschine, et Cimon, illustre par le nom qu'il portoit. La légation consistoit en dix personnes, sans compter Agalocréon de Ténédos qui étoit envoyé au nom des îles alliées d'Athènes.

CHAPITRE V.

Ambassade de Démosthène, d'Eschine et autres Athéniens auprès de Philippe. Exécution du décret des Amphictyons contre la Phocide.

Jusqu'ici les auteurs contemporains sont d'accord; mais la suite des évé-

nemens n'offre plus dans leurs récits que des contradictions et des incertitudes ; la mésintelligence qui s'éleva entre Eschine et Démosthène, dont le premier fut accusé et traduit en jugement par le dernier, nous fournit dans les plaidoyers qui furent prononcés, soit pour l'accusation, soit pour la défense, des matériaux abondans, mais extrêmement diffus, et où il est difficile de démêler la vérité.

Dans ces pièces du procès, la suite des négociations et tous les événemens qui y ont eu rapport, sont représentés sous les couleurs les plus disparates. Les faits sont affirmés d'un côté, niés de l'autre. Chacune des parties en appelle devant l'assemblée générale, à la déposition de témoins, et même à des décrets et autres monumens publics ; circonstance qui doit nous paroître extraor-

dinaire, à moins que nous ne considérions que le parjure, le faux témoignage et même l'altération des lois et des registres publics n'étoient pas des crimes inconnus à Athènes.

Il est certain qu'Eschine fut acquitté, mais que prouve une sentence prononcée trois ans après le fait qui faisoit la matière de l'accusation, lorsque le pouvoir de Philippe avoit pris un tel accroissement, que sa faction obtenoit un ascendant décisif dans l'assemblée du peuple d'Athènes ?

Au milieu de cette perplexité, nous nous arrêterons principalement aux faits qui sont reconnus par les deux partis, et nous en déduirons les conséquences qui nous paroîtront les plus naturelles et les plus probables.

Dans le cours d'une année, trois

ambassades se rendirent auprès de Philippe ; la première, pour traiter de la paix ; la seconde, pour la ratifier ; la troisième, pour en faire exécuter les conditions. Dans cet espace de temps, Kersobleptès, dépouillé de ses états, fut réduit en captivité. Philippe s'étant emparé des Thermopyles, envahit la Phocide, et détruisit les vingt-deux villes de cette province en moins de vingt-deux jours. Ce ne fut pas tout ; le roi de Macédoine menaça d'attaquer les Athéniens, à la tête d'une confédération générale de tous les états qui reconnoissoient l'autorité du conseil des Amphictyons.

Démosthène attribue tous ces événemens extraordinaires à la corruption et à la perfidie des ambassadeurs athéniens. Le bonheur de Philippe consiste principalement, disoit l'orateur, en ceci, qu'ayant besoin de

traîtres, la fortune lui a donné les hommes les plus traîtres et les plus corrompus qu'il ait pu désirer dans ses espérances les plus exaltées.

A peine sortis d'Athènes [1], les ambassadeurs ne tardèrent pas à manifester leur jalousie et leurs soupçons respectifs. Philocrate étoit également redouté d'Eschine et de Démosthène; et ce dernier, si nous en croyons son rival, rebuta tellement ses collégues par une sévérité excessive, qu'ils l'exclurent presque de leur société.

Etant arrivés à Pella, ils obtinrent audience, et parlèrent, comme cela avoit été convenu, d'après le rang que donnoit leur âge. Le discours d'Eschine fut le plus prolixe et le mieux travaillé; mais il sembla plutôt avoir pour but de se mettre dans les bonnes graces du peuple athé-

[1] L'an 348 avant J. C.

nien, que de réussir auprès de Philippe. Il représenta au roi l'injustice de la possession qu'il avoit prise d'Amphipolis, et demanda que ce pays fût rendu aux Athéniens.

Quand Eschine auroit voulu fournir à Philippe un prétexte pour traîner les négociations en longueur, il n'y seroit pas mieux parvenu que par une pareille demande. Il ne pouvoit raisonnablement croire qu'un monarque victorieux suspendroit le cours de ses triomphes, et acheteroit honteusement la paix, en renonçant à l'une de ses plus importantes acquisitions.

Ce fut ainsi que Démosthène considéra la proposition. Il crut que son collégue avoit oublié l'objet de son ambassade. Son tour étoit venu de parler devant un prince qu'il avoit si grièvement et si cruellement offensé, dont il avoit toujours envi-

sagé et représenté les actions sous le jour le plus désavantageux ; mais que dans les circonstances actuelles, son devoir lui ordonnoit d'apaiser, et non d'irriter. La nouveauté de la situation auroit déconcerté un homme qui auroit eu moins de sensibilité que Démosthène. Ses collégues envieux se préparoient à écouter avec une joie maligne ces argumens irrésistibles que l'orateur s'étoit, dit-on, flatté avec une confiance indiscrète d'employer auprès de Philippe ; les courtisans du prince macédonien s'attendoient à des prodiges d'éloquence de la part de l'adversaire perpétuel d'un maître qu'ils admiroient.

Démosthène voyant tous les regards fixés sur lui, perdit contenance ; il se troubla, bégaya quelques paroles obscures et sans liaison ; enfin sa mémoire l'abandonna tout-

à-fait. Philippe feignit de chercher à le tirer d'embarras ; il lui dit, avec une politesse mortifiante, qu'il n'étoit pas sur un théâtre où un pareil accident pût avoir des suites funestes. Il l'exhorta à reprendre le fil de ses idées, et à continuer son discours. Démosthène reprit en effet la parole ; mais ce ne fut pas avec plus de succès. Toute l'assemblée jouit de sa confusion, et les ambassadeurs se retirèrent.

Quelque temps après, le roi les fit reparoître en sa présence. Il les reçut avec beaucoup de dignité, répondit avec précision et élégance aux argumens des différens orateurs, notamment à ceux d'Eschine. Il affecta de traiter avec mépris les paroles mal articulées de Démosthène, et prouva à l'univers que l'homme qui s'étoit montré le plus redoutable pour lui dans les assemblées tumul-

tueuses de la Grèce, n'avoit osé dire en sa présence rien qui méritât la moindre réponse.

Les ambassadeurs furent invités à une fête, où Démosthène se comporta avec une foiblesse indigne de lui, et où Philippe montra un enjouement, une urbanité qui surpassoient encore ses talens pour les négociations et pour la guerre. L'ambassade partit avec une lettre de Philippe au peuple d'Athènes, où il assuroit que ses dispositions étoient pacifiques; et témoignoit le désir d'une alliance.

Eschine déclara par la suite, qu'en route Démosthène employa auprès de ses collègues les plus instantes prières, pour qu'ils cachassent aux yeux du peuple athénien l'humiliation qu'il avoit éprouvée.

Suivant les formes usitées, les ambassadeurs rendirent compte de

leur mission, et remirent la lettre de Philippe au sénat des cinq cents. Les membres de l'ambassade exposèrent l'un après l'autre ce qu'ils avoient dit en présence du roi. Démosthène vanta l'éloquence et l'énergie de ses collègues ; il proposa de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Prytanée.

Le jour suivant, les ambassadeurs parurent devant l'assemblée du peuple. Voyant que cela ne déplaisoit pas à l'auditoire, ils s'étendirent avec complaisance sur les égards que le prince avoit eus pour eux, sur son éloquence et ses talens. Démosthène se leva enfin ; et après quelques contorsions du corps, auxquelles, si nous en croyons son adversaire, il étoit sujet, il déclara qu'il étoit également surpris que dans des délibérations d'une telle importance, on parlât de sem-

blables bagatelles, et que ces minuties fussent écoutées. On peut, dit-il, rapporter la négociation en deux mots. Voilà le décret par lequel vous nous avez investis de notre mission ; voici la réponse de Philippe ; vous n'avez qu'à en lire le contenu.

Des murmures confus s'élevèrent dans l'assemblée. Les uns applaudirent la vigueur et la précision de ce discours ; d'autres condamnèrent la sévérité de l'orateur. Démosthène ayant repris la parole, continua en ces termes : « Trève de discours superflus. Eschine vante l'éloquence et la mémoire prodigieuse de Philippe ; je n'y vois rien d'extraordinaire. Tous les hommes placés dans la même situation, dans le même rang, également favorisés de la fortune, recevroient les mêmes éloges. Ctésiphon loue les graces et la dignité de sa personne ; son col-

légue Aristodème ne lui cède pas sous ce rapport. D'autres admirent sa gaieté à table; Philocrate le surpasse en cela. Mais ce n'est pas de ceci qu'il est question; je propose un décret pour convoquer une assemblée extraordinaire, dans laquelle on délibérera sur la paix et l'alliance projetées. »

Le décret fut proposé un jour correspondant au 18 mars; l'assemblée fut fixée au 17 du même mois. Dans l'intervalle, il arriva plusieurs ambassadeurs de Philippe; Antipater, le plus respecté de ses ministres; Parménion, le plus brave de ses généraux, et Eurylochus, qui réunissoit, presqu'au même degré, le don de l'éloquence et de la valeur.

Les envoyés macédoniens furent reçus avec distinction par le sénat; et, ce qui semble étrange, logés dans la maison de Démosthènes; leurs sié-

ges au théâtre furent pompeusement décorés, et on leur rendit encore d'autres honneurs.

Le jour fixé, ils exposèrent devant l'assemblée du peuple l'objet de leur mission, qui étoit de conclure un traité de paix et d'alliance avec le peuple d'Athènes.

Démosthène, dans un discours bien travaillé, représenta l'utilité d'écouter favorablement leur demande, mais sans négliger les intérêts des alliés. Eschine fut du même avis, et réprimanda Philocrate, qui vouloit précipiter la consommation de l'affaire. On passa les deux premiers jours en discussions; mais le troisième, l'influence de Philocrate l'emporta. Ce fut, si l'on en croit Démosthène, parce que Eschine se mit tout d'un coup de son parti.

Démosthène regarda dès-lors Eschine comme vendu aux Macédo-

niens ; mais il ne put se dissimuler la nécessité de conclure immédiatement la paix avec un prince qui faisoit des progrès dans la Thrace, sur les côtes de laquelle les Athéniens possédoient encore Serrium, Doriscus et d'autres villes tributaires. Un décret fut passé en conséquence, et l'on nomma des ambassadeurs pour donner et recevoir réciproquement le serment et la ratification du traité. Les ambassadeurs furent Eubule, Eschine, Démocratès, Ctésiphon et Cléon. La plus grande partie de ces députés, tout dévoués à Philippe, retardèrent, sous différens prétextes, leur départ. Dans cet intervalle, Kersobleptès subit le malheureux sort dont nous avons parlé. Philippe, encouragé par le succès de ses intrigues, osa attaquer les villes de Serrium et Doriscus, qui ne firent pas une longue résistance.

A la nouvelle de ces événemens, les Athéniens dépêchèrent Euclides auprès du roi de Macédoine, pour l'informer que les places qu'il avoit prises appartenoient à Athènes. Il répondit froidement qu'il n'en avoit pas été instruit par ses ambassadeurs, et qu'il n'étoit fait aucune mention de ces villes dans le traité récemment signé, mais non encore ratifié entre les deux puissances.

Enfin, un décret provoqué par Démosthène ordonna à Eschine et ses collégues de partir. Les ministres athéniens arrivèrent en vingt-cinq jours à Pella. Ils auroient pu faire le voyage en moins de six. Au lieu de se rendre directement auprès de Philippe qui s'occupoit à réduire les villes de la Propontide, ils attendirent patiemment, pendant trois semaines, le retour du monarque dans sa capitale.

Pendant leur séjour à Pella, ils virent arriver Démosthène, qui, de lui-même, avoit demandé de leur être adjoint, sous prétexte de traiter de la rançon de quelques prisonniers athéniens; mais en effet, avec le dessein de surveiller la conduite de ses collègues.

Philippe enfin arriva. Les ambassadeurs obtinrent audience. Démosthène, cette fois, parla le premier; il dit qu'ils étoient malheureusement divisés d'opinions et de vues; que quant à lui, ses sentimens étoient parfaitement conformes à ceux de Philippe; que depuis le commencement il avoit conseillé la paix et l'alliance avec la Macédoine; qu'il avoit fait décerner tous les honneurs possibles aux ambassadeurs de ce royaume, pendant leur séjour à Athènes, et les avoit ensuite accompagnés à leur retour jusqu'à Thè-

bes; qu'il savoit que ses bonnes intentions avoient été représentées sous un faux jour auprès du roi, à l'occasion de quelques expressions qui lui étoient échappées à la tribune; que s'il avoit révoqué en doute les avantages que possédoit ce prince sous le rapport de la beauté, de l'amabilité et de la facilité à parler, c'est qu'il croyoit que de telles qualités appartenoient plutôt à une femme, à un histrion, à un rhéteur mercenaire ou à un sophiste, qu'à un monarque guerrier et à un redoutable conquérant.

Cette extraordinaire apologie arracha un rire universel aux courtisans de Philippe; et les ambassadeurs Athéniens en rougirent de confusion.

Eschine recouvra le premier sa présence d'esprit, et s'adressant au roi avec modestie, il lui dit que ce n'étoit pas dans les circonstances pré-

sentes que les membres de la légation devoient vanter ou défendre leur propre conduite, qu'ils avoient été jugés dignes de leur mission par la république, envers laquelle seule ils étoient responsables, que la chose dont il s'agissoit en ce moment étoit de recevoir de Philippe le serment de ratification du traité déjà sanctionné de la part d'Athènes.

Il ajouta que les préparatifs militaires qui se faisoient dans les différentes parties de la Macédoine, ne pouvoient manquer d'exciter les alarmes de ses compatriotes, à l'égard des malheureux Phocidiens; mais il conjura le roi, si, pour plaire aux Thébains, il se déterminoit à faire une guerre implacable à ce peuple infortuné, de distinguer au moins entre l'innocent et le coupable; il dit que les hommes sacrilèges qui avoient profané le temple devoient

être punis avec sévérité, mais qu'il falloit épargner l'état lui-même, puisque les lois et les institutions de la Grèce étoient la sauve-garde de toute ville de la confédération des Amphictyons.

Eschine parla ensuite avec véhémence contre l'injustice et la cruauté des Thébains; il osa même prédire qu'ils récompenseroient les faveurs de Philippe, par la même fausseté et la même ingratitude dont ils s'étoient rendus coupables envers leurs anciens alliés et bienfaiteurs.

Le discours d'Echine, quoiqu'il ne pût ébranler la résolution du roi, ne pouvoit manquer de donner à l'orateur de la célébrité et de l'importance dans son propre pays. Philippe se borna à des expressions vagues d'amitié et de respect pour la république athénienne. Les ambassadeurs de Thèbes étoient déjà à Pella;

cette circonstance lui fournit un prétexte pour refuser de s'expliquer plus clairement au sujet de la Phocide; mais il assura qu'il compatissoit aux malheurs de cette contrée. Il pria les Athéniens de l'accompagner en Thessalie, afin de l'aider de leurs conseils et de leur expérience, pour terminer les affaires de ce pays.

Quoique cette demande fût extraordinaire, les envoyés Athéniens y consentirent. Le roi ayant fait mettre son armée en marche, étoit suivi dans son voyage par les ambassadeurs de Thèbes, aussi bien que par ceux d'Athènes; ils mangeoient chaque jour à sa table.

La situation déplorable de la Phocide promettoit une prompte issue à la guerre sacrée qui, pendant plus de deux ans n'avoit été qu'une suite d'escarmouches peu meurtrières, entre les Phocidiens d'une part, les Thé-

bains et les Locriens de l'autre. Les Athéniens distraits par leurs négociations avec Philippe, n'avoient fourni presqu'aucune assistance à leurs infortunés alliés.

Les trésors de Delphes, quelqu'immenses qu'ils fussent, commençoient à s'épuiser; les Phocidiens abandonnés à eux-mêmes, firent de mûres réflexions, et éprouvèrent des remords. Afin d'expier leurs sacrilèges, ils ordonnèrent une information juridique contre Phaleucus, leur général et ses complices; plusieurs furent condamnés à mort; Phaleucus fut destitué. Les Phocidiens sollicitèrent alors avec plus d'espérance de succès l'alliance de Sparte et d'Athènes.

Le rusé Archidamus considéra la détresse des Phocidiens, comme une occasion favorable de réclamer au nom de son pays la surintendance du temple de Delphes. Il envoya des

ambassadeurs en Thessalie, conférer sur ce sujet avec le roi de Macédoine. Les Athéniens firent plus d'attention aux instances de leurs alliés, qui, pour mieux mériter leurs bonnes graces, offroient de les mettre en possession des villes de Nicée, Alpène, Thronium et autres qui commandoient le passage des Thermopyles, mais ce plan salutaire qui eût retardé les malheurs de la Grèce, fut renversé par Phaleucus. Celui-ci à la tête de huit mille mercenaires, qui ne reconnoissoient d'autre autorité que celle de leur chef, établit son quartier général à Nicée, et méprisa les menaces, soit de la Phocide, soit d'Athènes.

Cet événement fut suivi d'un autre encore plus désastreux. Les Phocidiens avoient fortifié la ville d'Abes; les Thébains marchèrent contre cette place, la garnison plus

courageuse que prudente, fit une sortie en rase compagnie, et fut taillée en pièces ; environ cinq cents fugitifs se refugièrent dans le temple d'Apollon ; ils y restèrent plusieurs jours couchés, sous les portiques, sur des lits d'herbes sèches, de paille et autres matières combustibles. Le feu ayant pris par hasard pendant la nuit, se communiqua à tout l'édifice; les malheureux Phocidiens furent étouffés ou réduits en cendres.

Les Thébains ne manquèrent pas de présenter cet accident comme une juste punition du ciel, contre des hommes qui avoient osé chercher un asile dans le temple du dieu qu'ils offensoient depuis long-temps. Ils conjurèrent Philippe de les aider à exterminer les restes de cette race criminelle.

Le but principal de l'ambassade des Athéniens auprès de Philippe,

étoit de supplier ce prince de faire grace à la nation, et de punir seulement les coupables; tandis que les Lacédémoniens se souciant peu du sort de la Phocide, ne cherchoient qu'à faire valoir leurs anciens droits.

Philippe reçut les trois députations avec une franchise et une cordialité apparente; il assura les Thébains, que ses armées les aideroient à recouvrer les villes d'Orchomène, de Coronée et de Tilphossée qui, pendant l'invasion des Phocidiens avoient secoué le joug de la capitale; quant aux Phocidiens, il observa qu'ils avoient encouru la colère des dieux, que c'étoit une action aussi louable de les punir, qu'il seroit impie de les protéger. Jusques-là, Philippe étoit sincère, son intérêt étoit sous ce rapport le même que celui de Thèbes, mais il avoit des vues ultérieures, dans lesquelles l'in-

térêt de Thèbes n'étoit pas celui de la Macédoine. Pour les mettre à exécution sans offenser ses alliés, il lui étoit nécessaire de gagner les ambassadeurs. Les caresses, les flatteries, les promesses furent prodiguées en vain; il essaya ensuite le pouvoir de l'or, mais quoiqu'il n'y eût pas d'homme qui eût plus d'adresse que Philippe à forcer de recevoir ses présens, les députés thébains se montrèrent incorruptibles.

Philon, chef de l'ambassade, répondit au nom de ses collègues: Nous n'avons pas besoin de vos présens, pour être persuadés de votre amitié pour nous; réservez votre générosité à notre pays, et elle vous sera plus profitable; car les faveurs que vous accorderez à Thèbes vous mériteront à la fois la reconnoissance éternelle de Thèbes et de ses ministres.

Démosthène vante beaucoup cette

réponse, et observe quelle eût mieux convenu aux ambassadeurs athéniens, mais ces derniers ne montrèrent ni intégrité ni talent. Tous à l'exception de l'illustre orateur, acceptèrent les largesses du roi, qui n'eut pas de peine désormais, à leur persuader qu'il avoit pitié des Phocidiens, qu'il respectoit Athènes, qu'il détestoit l'insolence de Thèbes, et que si jamais il passoit les Thermopyles, son expédition seroit plus dangereuse à cette république qu'à ses ennemis.

Il ajouta que quant à présent, il avoit des raisons particulières pour ménager l'amitié d'un peuple, qui ne mettroit aucun terme à son ressentiment, que ces motifs l'avoient empêché jusqu'à ce moment de ratifier le traité de paix avec Athènes, mais qu'il ne le différeroit plus. Il pria seulement les Athéniens de per-

mettre, pour sauver les apparences avec les Thébains, que le nom des Phocidiens fût rayé du traité.

Cette affaire épineuse fut enfin conclue, et pour plus de mystère, les signatures furent dans un lieu que Démosthène qualifie d'hôtellerie, près du temple de Pollux, aux environs de Phères.

Les ambassadeurs prirent congé, affectant d'être convaincus, et l'étant peut-être en effet des bonnes intentions du roi de Macédoine.

Vers le même temps, les députés de Sparte se retirèrent, mais beaucoup moins satisfaits : ils avoient dès les premiers momens démêlé les artifices du prince. Persuadé que Lacédémone n'avoit rien à attendre que de la force de ces armes, Archidamus leva une armée pour s'emparer de Delphes; mais les intrigues de Philippe rendirent ses efforts aussi

inutiles que les négociations avoient été infructueuses. Ce prince avoit déjà adressé du fond de la Thessalie au peuple d'Athènes, une lettre conçue dans les termes les plus artificieux; il la terminoit en les priant de ne pas s'offenser s'il retenoit leurs ambassadeurs, dont l'éloquence et les talens lui seroient du plus grand secours pour rétablir les affaires de Thessalie.

Bientôt après, les ambassadeurs revinrent à Athènes ; ils rendirent compte d'abord de leur mission au sénat des cinq cents, ensuite à l'assemblée du peuple. Eschine monta le premier à la tribune, et vanta les succès qu'ils avoient obtenus. Son discours rempli de raisonnemens spécieux, propre à flatter l'indolence et les vaines espérances de la multitude, obtint l'approbation universelle, malgré l'opposition de Démos-

thène, qui déclara n'avoir aucune connoissance de ces grands avantages que promettoit son collègue, et qu'il n'y comptoit point.

Eschine et Philocrate l'écoutèrent avec le superbe dédain naturel à des hommes initiés dans un secret inconnu à leur adversaire; mais Démosthène fut interrompu au milieu de sa harangue, par des clameurs d'indignation et par des insultes. Philocrate se permit contre lui de mauvaises plaisanteries, que la multitude accueillit avec des transports de joie.

On décréta que Philippe seroit remercié au nom de la république, de ses intentions équitables et amicales. Il fut résolu aussi que les Phocidiens seroient tenus de se soumettre au conseil des Amphictyons, sous peine d'encourir l'inimitié de la république.

Le résultat de ces délibérations fut

communiqué aussitôt par les émissaires de Philippe aux envoyés Phocidiens qui se trouvoient à Athènes. Ceux-ci enivrés de joie par la perspective de voir détourner les maux qui désoloient leur pays, ne perdirent pas de temps à instruire leurs concitoyens de cette nouvelle intéressante. Ils en furent tellement rassurés, que lorsqu'Archidamus entra en Phocide, pour défendre le temple contre Philippe, les Phocidiens rejetèrent son assistance, en disant qu'ils craignoient pour Sparte encore plus que pour eux.

Les Lacédémoniens étant rentrés dans le Péloponnèse, Philippe se prépara à exécuter sa grande entreprise. Halos, depuis long-temps assiégée par ses troupes, s'étoit enfin rendue, de nouveaux renforts étoient arrivés de la Macédoine. Les Athéniens étoient apaisés, les Pho-

cidiens étoient indignement abusés, les Thessaliens, les Thébains, les Locriens, étoient prêts à se rallier sous ses étendards. Il ne restoit qu'un seul obstacle. Phaleucus, avec ses huit mille mercenaires, étoit encore maître de Nicée. Philippe acheta de lui la cession de cette place importante.

Philippe craignoit que les Athéniens ne se réveillassent de leur sécurité, qu'ils ne marchassent en force vers les Thermopyles, ou qu'ils n'ordonnassent à leur amiral Proxène, d'intercepter les convois macédoniens.

En effet, les frontières de la Phocide et de la Thessalie, étant continuellement ravagées depuis la guerre sacrée, c'étoit par mer que Philippe tiroit tous ses vivres.

Non-seulement les Athéniens ajoutèrent une foi entière aux protesta-

tions du roi, mais ils résolurent d'envoyer encore une fois Démosthène, Eschine, et quelques autres personnages en ambassade auprès de lui. Démosthène pénétra l'artifice de l'ennemi, qui vouloit l'éloigner dans cette crise importante, et il refusa la mission. Eschine, sous prétexte de maladie, resta à Athènes, pour contrebalancer son rival.

Les autres ambassadeurs se mirent en route. Tandis que ceux-ci traversoient l'île d'Eubée, ils apprirent à leur grand étonnement les étranges événemens qui s'étoient passés. Phaleucus avoit évacué Nicée; il s'étoit retiré vers le Péloponnèse, et embarqué à Corinthe avec le projet de faire voile pour l'Italie, et d'y former un établissement; mais forcé de céder aux caprices et à la mutinerie de ses compagnons, il fit une descente sur la côte d'Elide, ensuite

il se rembarqua, et fit une incursion dans l'île de Crête. Phaleucus y perdit la vie dans un combat contre les habitans. Cette troupe étant retournée dans le Péloponnèse, fut taillée en pièces par les Eliens et les Arcadiens ; très-peu regagnèrent leurs vaisseaux, et périrent peu de temps après, dans une insurrection qu'ils avoient excitée ou fomentée en Sicile.

Philippe ayant passé les Thermopyles, fut reçu des Phocidiens comme leur libérateur ; il avoit promis de plaider leur cause devant le tribunal des Amphictyons. Les députés d'Athènes n'étoient pas encore arrivés, et ceux des états méridionaux n'avoient pas encore reçu leurs lettres de convocation. Les Locriens, les Thébains et les Thessaliens composoient seuls l'assemblée qui devoit prononcer sur le sort de la Phocide,

d'un pays qu'on avoit persécuté sans relâche depuis dix ans.

L'arrêt fut tel qu'on devoit l'attendre. Il fut décrété que les Phocidiens seroient exclus de la confédération générale de la Grèce, et privés pour jamais du droit d'envoyer des représentans au conseil des Amphictyons; que leurs armes et leurs chevaux seroient vendus au profit d'Apollon; qu'ils conserveroient la possession de leurs terres, mais en payant une somme annuelle de soixante talens [1], jusqu'à ce qu'ils eussent complètement indemnisé le temple; que leurs villes seroient démantelées et converties en simples villages, dans chacun desquels il ne pourroit y avoir plus de trente mai-

[1] Environ 324,000 francs. Le texte porte 60,000 talens, ce qui feroit 324 millions. C'est une erreur grave que je me suis empressé de corriger. (*Note du Traducteur.*)

sons à la distance d'un stade [1] l'une de l'autre ; que les Corinthiens qui dernièrement les avoient secourus, seroient privés de leur présidence aux jeux pythiques ; que cette prérogative, ainsi que la surintendance du temple de Delphes et le droit de suffrage au conseil des Amphictyons, perdus par les Phocidiens, seroient transportés au roi de Macédoine.

Ce décret frappa d'une telle terreur les Phocidiens, qu'ils furent totalement incapables d'agir [2]. Très-peu de leurs villes essayèrent de défendre leurs murs, leurs temples et les tombeaux révérés de leurs ancêtres. Cette résistance fut facilement surmontée. Les Macédoniens exécutèrent à la rigueur le décret des Amphictyons. Les infortunés Phocidiens, sans verser une larme,

[1] Environ 94 toises.

[2] L'an 347 avant J. C.

sans proférer un seul soupir (car la moindre marque de regret eût été interprétée comme une persévérance obstinée dans leur crime) , contemplèrent la destruction de leurs antiques monumens, de leurs trophées, la démolition de leurs orgueilleuses murailles, les rives fertiles du divin Céphise couvertes de désolation et de ruines, les vénérables villes de Daulis, Pénopée, Lilée et Hyampolis, si florissantes depuis neuf siècles, et dont Homère lui-même a chanté l'opulence, livrées aux flammes et démolies, au point de laisser à peine quelques vestiges de leur existence.

Après cette horrible destruction, les habitans furent conduits comme de vils troupeaux, aux nouveaux domiciles qu'on leur fixoit, et contraints de cultiver le sol paternel pour le profit de maîtres sévères et insatiables.

La nouvelle inattendue de ces tristes événemens arriva à Athènes en cinq jours. Le peuple étoit alors rassemblé dans le Pirée pour examiner l'état du port et de la marine. Tous furent consternés par cette affreuse nouvelle ; ils crurent voir déjà leurs frontières du nord envahies. On rendit sur-le-champ, d'après la proposition de Callisthène, un décret portant que les Athéniens qui demeuroient à la campagne seroient tenus de se rendre dans la capitale ou dans les places fortes, pour les défendre avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux.

Ce décret fait voir que la terreur fut le premier sentiment qui anima les Athéniens ; ils songèrent ensuite à la vengeance. On leva des troupes pour secourir la Phocide. Proxène, qui étoit revenu de sa croisière sur

les côtes, reçut ordre de remettre à la voile pour ce pays.

Le roi de Macédoine, instruit de ces préparatifs, écrivit aux Athéniens avec le ton de supériorité que le succès de sa politique et de ses armes lui permettoit désormais de prendre. Il les exhorta à renoncer à des projets qui n'auroient d'autre résultat que de les jeter dans des mesures iniques et extravagantes.

Cette lettre humiliante arriva au moment où les ambassadeurs athéniens revinrent de l'Eubée, et annoncèrent que le désastre des Phocidiens étoit sans remède. Tout ce qui restoit à faire, c'étoit de dérober à la cruauté de leurs ennemis les déplorables débris de cette nation infortunée. Les Athéniens décrétèrent que les fugitifs seroient reçus avec bonté; qu'on leur procureroit des

établissemens dans l'Attique ou dans les possessions éloignées de la république.

Cette résolution, dictée par l'humanité, excita le ressentiment des Thessaliens et des Thébains.

Dans cet état de choses, les partisans de la Macédoine, surtout Eschine et Philocrate, avoient tout à craindre de la juste colère de leurs concitoyens. Le premier qui avoit été le principal agent de cette intrigue, courut chercher auprès de Philippe un refuge et le salaire de sa perfidie. Cependant il donna à son voyage une cause plus honorable, quoique moins vraisemblable, le désir de sauver les Phocidiens persécutés sans relâche par les Grecs, mais qui, à la sollicitation de l'orateur athénien, éprouvèrent la clémence ou la compassion des Macédoniens. Il y a lieu de croire qu'Eschine,

pour s'en faire un mérite auprès de ses concitoyens, fit des remontrances contre l'ordre barbare de précipiter du haut des rochers tous ceux des Phocidiens qui avoient atteint l'âge de puberté ; mais le roi de Macédoine qui n'étoit jamais cruel sans nécessité, auroit de lui-même révoqué une sentence aussi atroce, qui, sans servir en rien ses intérêts, auroit nui pour jamais à sa réputation.

Ce fut d'après le même principe, mais avec beaucoup moins de succès, que Philippe prit sous sa protection les Béotiens opprimés. Il embrassa le parti des malheureux habitans d'Orchomène, de Coronée, de Hyampolis et d'autres villes qui rentroient, par les derniers événemens, sous la puissance de Thèbes ; mais ceux-ci n'en furent pas moins chassés de leur patrimoine, et obligés de chercher un asile à Athènes.

Après avoir terminé la guerre sacrée d'une manière si favorable à ses intérêts et à son ambition [1], Philippe convoqua les membres du conseil amphictyonique, au nombre de deux cents, et fit célébrer des sacrifices d'actions de grace à Apollon. Le nom du pieux roi de Macédoine qui avoit été l'instrument de tant de succès, retentit dans tous les hymnes. Les Amphictyons ratifièrent tout ce qu'avoit fait ce prince ; ils lui érigèrent une statue dans le temple de Delphes, et reconnurent par un décret solennel le royaume de Macédoine comme le principal membre de la confédération grecque.

Philippe nomma en même temps des députés pour présider aux jeux pythiques, dont la célébration approchoit. Les Athéniens, indignés, refusèrent de prendre part à ces fê-

[1] L'an 346 avant J. C.

tes. On leur envoya en conséquence une ambassade au nom des Amphictyons, pour requérir leur adhésion aux mesures qu'avoit décrétées l'assemblée générale de la Grèce, et pour leur faire des représentations contre le mécontentement qu'ils témoignoient de l'agrandissement d'un prince avec qui ils venoient de contracter une alliance.

Les Athéniens, convaincus de leur folie, reconnurent cependant la nécessité de conserver la paix avec un prince contre qui ils ne pouvoient lutter. Démosthène lui-même fut de cet avis : nous courrions le risque, dit-il, d'exciter le ressentiment de ceux qui prennent le titre d'Amphictyons, et de nous attirer une guerre générale.

La Macédoine fut en conséquence reconnue comme membre de la confédération grecque. Isocrate adressa

à Philippe une harangue dans laquelle il l'invita à mépriser des succès peu glorieux contre ses concitoyens et ses amis, et à faire usage de son autorité pour éteindre à jamais les haines qui déchiroient la Grèce, et pour tourner tous les efforts de ce pays, dont la Macédoine faisoit partie, contre la Perse, son ennemi ancien et naturel.

Philippe méditoit, à la vérité, depuis long-temps une invasion en Asie ; la conquête de la Perse étoit un objet tentant pour son ambition; mais ni ses propres passions, ni les argumens des autres ne pouvoient hâter, retarder ou changer la marche constante qu'il suivoit, dans un système dont il ne pouvoit atteindre le but qu'en affermissant ses premières conquêtes avant d'en entreprendre de nouvelles.

CHAPITRE VI.

Suite des intrigues de Philippe dans le Péloponnèse.

Le roi de Macédoine avoit obtenu, par ses intrigues, des avantages plus importans qu'il n'eût pu le faire par une longue suite de victoires ; il crut qu'il étoit temps de faire retirer ses troupes, de mettre pour le moment un terme à ses triomphes, et de ne pas effectuer, avec danger, par une levée prématurée de boucliers, ce qu'une sage politique lui feroit accomplir en toute sûreté.

Avant d'évacuer la Grèce, il plaça une nombreuse garnison dans la forteresse de Nicée qui étoit la clef des Thermopyles. Les troupes macédoniennes occupèrent les principales

villes de la Thessalie et les postes les plus inexpugnables de la Phocide. Il conduisit en Macédoine onze mille captifs, acquisition qu'il ne regardoit pas comme la moins importante, et dont il s'empressa de tirer aussitôt parti.

Les tribus belliqueuses de la Thrace, souvent vaincues, n'avoient jamais été entièrement subjuguées. Pour opposer une digue aux incursions de ces barbares, Philippe bâtit deux villes, Philippopolis et Cabyle [1]; la première, à l'extrémité occidentale du pays, vers le mont Rhodope; la seconde, vers l'est, au pied du mont Hémus, à plus de cinquante lieues de distance l'une de l'autre, et à un éloignement presque semblable de la capitale de la Macédoine.

Les captifs phocidiens, mêlés avec une certaine proportion de sujets

[1] L'an 345 avant J. C.

macédoniens, bien pourvus d'armes pour leur défense, furent chargés de peupler, de cultiver et faire fleurir ces nouveaux établissemens.

Vers la même époque, Philippe établit une colonie dans l'île de Thasos, qui avoit jadis appartenu aux Athéniens; mais ce peuple qui avoit déjà perdu les mines d'or de Philippes sur la côte voisine de Thrace, regardoit alors la possession de celles de Thasos comme tellement indifférente, qu'il prêta des vaisseaux de transport pour y conduire les nouveaux colons.

Le roi consacra la première année de la paix à embellir sa capitale de monumens somptueux, et fit, pour cet effet, des emprunts considérables aux plus riches particuliers de la Grèce.

L'année suivante [1] il fit une expé-

[1] L'an 344 avant J. C.

dition en Illyrie, et aux dépens de ce pays il étendit ses possessions depuis le lac Lychnide jusqu'à la mer Ionienne. Ce territoire, large d'environ vingt lieues, étoit barbare et sans culture ; mais il étoit précieux par ses mines de sel, et il avoit occasionné une guerre sanglante entre les deux nations voisines.

Pendant l'absence de son père, le jeune prince Alexandre reçut une ambassade d'Artaxerce Ochus, roi de Perse, et lui fit les honneurs de la cour. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa douzième année, il montra une fermeté et une sagesse prématurées, qui déjà annonçoient ses hautes destinées. Entr'autres questions qu'on n'auroit guères attendu de son âge, il prit des informations sur la nature du gouvernement de la Perse, sur ses progrès dans l'art de la guerre, sur le caractère du prince régnant, la

distance de la capitale à la côte, et sur la difficulté des routes. De telles demandes sembloient prouver que la conquête de la Perse avoit été un fréquent sujet d'entretien entre Alexandre et ses instituteurs, et que ce jeune prince étoit déjà dévoré d'une ambition démesurée.

Les ambassadeurs l'écoutèrent avec étonnement, et s'écrièrent avec cette liberté qui distingue si éminemment les temps anciens des temps modernes : notre prince est riche et puissant, mais celui-ci sera grand et sage.

Philippe ne fut pas plutôt revenu d'Illyrie, qu'il fit une incursion en Thessalie, et arrangea définitivement les affaires de ce malheureux pays. Il s'attribua toute l'administration des revenus, et en divisa le territoire en quatre gouvernemens séparés, afin d'en affoiblir la force

et de le tenir plus sûrement sous le joug de la Macédoine [1].

Pendant ce temps-là, ses agens n'étoient pas moins actifs à confirmer l'autorité de la Macédoine sur l'île d'Eubée.

Non content de s'être assuré ses anciennes acquisitions, Philippe aspira à de nouvelles conquêtes. Le territoire aride et stérile de Mégare divisoit dans une étendue de trois lieues seulement la frontière de la Béotie d'avec l'isthme de Corinthe. La simplicité frugale et industrieuse de cette petite république ne put protéger la vertu de ses citoyens contre l'influence corruptrice de la Macédoine. Philippe se fit des partisans à Mégare. Ce territoire étoit le seul obstacle qui s'opposât à son libre passage dans le Péloponnèse; et, sous ce rapport, il méritoit son attention particulière.

[1] L'an 344 avant J. C.

Les Lacédémoniens repoussés par Philippe, éconduits par les Phocidiens qu'ils avoient voulu secourir, ayant perdu toute espérance de domination à Delphes, abandonnèrent totalement un théâtre dans lequel ils ne pouvoient obtenir ni profit ni honneur; ils bornèrent leur politique et leur puissance au cercle étroit de leur péninsule.

Depuis près de deux ans, Archidamus n'avoit rien négligé pour étendre les prétentions et le pouvoir de Sparte, sur les territoires de la Messénie, d'Argos et de l'Arcadie. Ses mesures avoient été favorisées de quelque succès, mais elles avoient excité de grands mécontentemens. Les Thébains, éternels ennemis de Sparte, et à cette époque alliés du roi de Macédoine, conjurèrent ce prince de ne pas souffrir la destruction de leurs confédérés dans le Pélopon-

nèse. Les intrigues et l'or de Philippe, lui avoient déjà obtenu une influence considérable dans ce pays. Afin de justifier ses actions, il commença par se faire requérir par le conseil des Amphictyons, de réprimer l'insolence de Sparte : ensuite il envoya des troupes et de l'argent dans le Péloponnèse, et se disposa à y entrer en personne, avec une nombreuse armée.

Ce fut un nouveau sujet de troubles et d'alarmes dans presque toute la Grèce. Les Corinthiens, jaloux d'un prince qui à la fin de la guerre de Phocide, les avoit dépouillés de leurs anciens privilèges, qui, plus récemment, s'étoit emparé de Leucade, ville d'Acarnanie, et d'Ambracie en Epire, colonie corinthienne, résolurent de lui défendre l'entrée du Péloponnèse. On fabriqua des armes de toute espèce, on répara les forti-

fications, on enrôla des mercenaires, on exerça les citoyens au maniement des armes. Toute la république fut saisie d'une ardeur guerrière. Diogène le Cynique, qui ne négligeoit aucune occasion pour tourner en ridicule les folies de ses contemporains, se mit à se rouler dans son tonneau, afin, disoit-il, de n'être pas la seule personne de la ville qui restât dans l'inaction.

Les Lacédémoniens non moins alarmés, mais mieux préparés à la guerre, sollicitèrent les secours des Athéniens. Ces derniers avoient augmenté leurs forces, en accueillant les exilés de la Phocide et de la Béotie; ils eurent la gloire de voir se former chez eux un congrès général de Sparte, de Thèbes, de la Macédoine, d'Argos, de la Messénie et de l'Arcadie, qui, après un long intervalle de temps, s'étoient accordés

encore une fois à plaider sur leurs prétentions respectives, devant l'assemblée du peuple d'Athènes.

Les Lacédémoniens représentèrent que la ligue qui se formoit contre eux, n'étoit pas moins dangereuse pour Athènes que pour Sparte; que l'ambition de Philippe ne seroit pas satisfaite d'une conquête partielle; que dans son imagination avide, il vouloit étendre sa domination sur toute la Grèce; que le temps étoit arrivé, où ces deux puissantes républiques qui s'étoient toujours prêté une assistance mutuelle dans les circonstances malheureuses devoient opposer une ferme résistance, et déployer la plus grande vigueur, pour défendre leur sûreté particulière et la sûreté publique, si honteusement abandonnée par les Thébains et la *populace* du Péloponnèse.

Les Thébains se joignirent aux

ministres de Philippe, pour inviter les Athéniens à maintenir strictement la paix qu'ils avoient dernièrement conclue avec ce prince; ils firent toutes sortes de tentatives pour séparer et opposer les intérêts d'Athènes et de Lacédémone.

Les députés des petits états du Péloponnèse se plaignirent hautement, de ce que les Athéniens, qui s'étoient vantés d'être les défenseurs de la liberté, favorisoient les vues de Sparte, qui avoit été si long-temps le fléau de la Grèce.

Les orateurs d'Athènes, vendus pour la plupart à Philippe, excitèrent leurs concitoyens à ne pas rompre trop promptement avec ce puissant monarque, à ne pas renouveler imprudemment une guerre sanglante et destructive, dont ils avoient eu tant de peine à se retirer; ils représentèrent que Philippe n'avoit pas

été maître de sa conduite envers les Phocidiens; qu'entouré de la cavalerie thessalienne et de l'infanterie thébaine, il s'étoit vu forcé de traiter les ennemis de cet état avec une sévérité que son cœur désapprouvoit, mais que bientôt il pourroit agir avec plus d'indépendance et de dignité; que si l'on en croyoit un bruit public, il se disposoit déjà a réédifier les villes ruinées de Phocide, et à fortifier Elatée, sur les limites de ce territoire; qu'il pourroit alors mettre un frein à l'insolente cruauté des Thébains.

Ces observations, quoique dénuées de vraisemblance, eurent beaucoup de succès auprès d'un peuple paisible, ou plutôt indolent. Démosthène se leva, et prononça cette fameuse philippique (la seconde) que le roi de Macédoine ne put lire, dit-on, qu'avec un mélange de terreur et d'admira-

tion. Après des sorties véhémentes contre l'insatiable ambition de Philippe, il lut un projet de réponse à donner aux ambassadeurs, et entièrement favorable aux Lacédémoniens; mais ce fut principalement contre Philocrate, Eschine et leurs adhérens qu'il exhala sa colère. Il provoqua contre eux un décret d'accusation. Ce conseil fut avidement suivi par les Athéniens, si amateurs de procédures criminelles, qui aimoient mieux assister chez eux aux séances des tribunaux, que de sortir pour défendre le Péloponnèse.

Toute la ville retentit de procès et d'accusation. Philocrate fut banni, et Eschine n'échappa à une pareille sentence, qu'en démontrant la dissolution notoire des mœurs de son accusateur Timarque.

Cependant Philippe, sans que ses ennemis s'y opposassent, et eussent

même soupçon de ses desseins, avoit mis à la voile avec une flotte nombreuse pour le Cap Ténare, le plus méridional de la Laconie.

Il y fit son débarquement, et fut joint par les Messéniens, les Arcadiens et les Argiens. Ces forces combinées, après avoir ravagé la plus grande partie du territoire de Lacédémone, assiégèrent et prirent Trinasos, ville maritime extrêmement importante.

La terreur que ressentirent les Spartiates de ces événemens, fut augmentée encore par l'apparition de météores aériens, dans lesquels la superstition leur montra le présage des plus grandes calamités. La consternation devint si générale, qu'on a cru digne de conserver le mot d'un jeune Spartiate, qui resta calme au milieu de la désolation publique; on lui demanda s'il n'avoit pas peur

de Philippe? Pourquoi le craindrois-je, répondit ce jeune guerrier intrépide, peut-il m'empêcher de mourir pour ma patrie?

Mais ce noble courage n'animoit plus la masse des Spartiates. Incapables de tenir la campagne, ils envoyèrent Agis, fils du roi Archidamus, proposer un accommodement, c'est-à-dire, remettre toute leur fortune à la disposition des Macédoniens.

Ce jeune homme arriva seul et sans suite. Philippe en témoigna sa surprise. Pourquoi, dit-il, les Spartiates n'ont-ils envoyé qu'un seul homme? C'est à un seul homme qu'ils m'ont envoyé, répondit fièrement Agis. Ce furent les dernières paroles de l'orgueil spartiate. En effet, le roi de Macédoine ne voulant pas pousser au désespoir un peuple dont le courage dégénéré pouvoit être en-

core ranimé par les institutions de Lycurgue, et par l'exemple de Léonidas, se contenta de les forcer à renoncer à leur autorité prétendue sur Argos, la Messénie et l'Arcadie; il assigna les limites de ces diverses républiques, d'une manière agréable aux vœux de ses confédérés.

Avant de quitter le Péloponnèse, il jura solennellement de protéger ces trois états contre tous leurs ennemis, et exigea seulement que les magistratures fussent données à des hommes de son choix. Le roi de Macédoine traversa ce même pays aux acclamations d'un peuple qui lui décernoit à l'envi des couronnes, des statues, qui le proclamoit son libérateur contre la tyrannie cruelle de Sparte.

A Corinthe, Philippe passa quelques jours dans la maison d'un de ses affidés nommé Démarate: il as-

sista à des jeux et à des spectacles, auxquels prit part un nombreux concours de citoyens des républiques voisines. Les Corinthiens turbulens qui, outre leur haîne innée contre le roi, avoient encore des motifs particuliers d'animosité contre Philippe, ne cachèrent pas leur sentiment. Ils insultèrent publiquement ce prince. Philippe fut sollicité par ses courtisans, de punir leur ingratitude; mais il savoit dévorer un affront, lorsque la clémence lui étoit plus utile que la vengeance. Il répondit : A quoi serviroit la sévérité contre des hommes qui répondent aux bienfaits par des injures?

Fin du tome onzième.

Nota. Dans la carte annexée à cette livraison, les lignes *rouges* indiquent l'expédition des Dix mille, et les lignes *jaunes* celle d'Alexandre.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAP. I. *Etat de la Grèce après la bataille de Mantinée. Guerre sociale.* pag. 5

CHAP. II. *Histoire sommaire de la Macédoine, jusqu'au règne de Philippe. Premières conquêtes de ce prince. Naissance d'Alexandre.* 16

CHAP. III. *Prospérité de Philippe. Guerre de Phocide, ou guerre sacrée. Première philippique de Démosthène. Politique du roi de Macédoine.* 54

CHAP. IV. *Insouciance et aveugle-*

ment des Athéniens. Prise d'Olynthe par le roi de Macédoine. Ambassade de ce prince à Athènes. 92

CHAP. V. *Ambassade de Démosthène, d'Eschine et autres Athéniens auprès de Philippe. Exécution du décret des Amphictyons contre la Phocide.* 119

CHAP. VI. *Suites des intrigues de de Philippe dans le Péloponnèse.* 192

FIN DE LA TABLE.

VA1 1519453